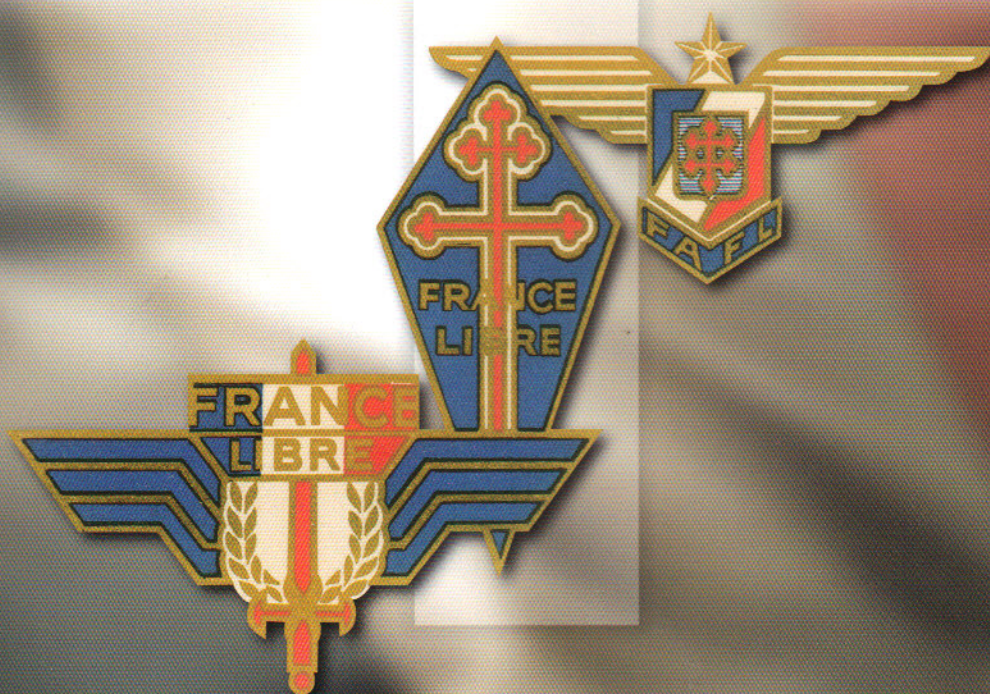


L'ÉPOPÉE DE LA FRANCE LIBRE

Paroles de Français Libres de la Mayenne





J'ai fait mon travail et c'était pour la France !

FFL : Jean VANCOLIE

■ Bûcheron à 14 ans, dans un pays envahi à 17 ans, dans l'armée d'Afrique à 19 ans

Né dans une famille modeste le 15 octobre 1923, je suis l'aîné de deux enfants. Mon père, mutilé de 14-18, était cordonnier. Ma mère, ouvrière agricole dans des exploitations légumières, tenait aussi la maison. En 1940, nous habitons Bouvignie dans le Nord entre Lille-Tourcoing, Douai et Valenciennes. Ce bourg aux maisons et bâtiments en briques rouges, édifié au milieu des bois, avait sa population qui oscillait entre 1000 et 2000 habitants suivant les guerres. Chez nous, il n'y avait pas beaucoup d'argent ; aussi ai-je quitté l'école à 13 ans, avec en poche le seul Certificat d'études. Étant costaud, j'ai été embauché comme bûcheron et depuis coupais des arbres dans la seule forêt de cette région de mines de charbon.

Début 1942, l'Occupation s'étant installée, les Boches se sont calmés. Mais ils rafaient de temps en temps des jeunes pour leurs chantiers du Mur de l'Atlantique. Aussi fallait-il ne pas se faire remarquer. Ces rafles restaient rares dans notre région car les jeunes travaillaient dans les mines et l'Occupant avait aussi besoin de charbon !

Un jour, j'ai accompagné mon père qui rendait visite à son cousin de Douai. A l'époque, les enfants ne participaient pas aux conversations des adultes. C'est donc avec surprise que j'entends ce cousin s'adresser à moi : « - Tu sais que je m'occupe des jeunes que je rencontre ? - Et pourquoi ? - Pour qu'ils s'en aillent ! - Mais où ? - Pour qu'ils s'engagent pour l'Afrique. Et té tio, t'as les pieds plats ? - Non, ils sont normaux. » Puis, me quittant du regard, ce cousin reprend sa conversation avec mon père.

Deux mois après, alors que ces paroles me trottaient dans la tête, je rencontre à nouveau ce cousin qui me dit sans plus : « Tu viens me voir à Lille à la caserne des bleuets. » J'informe alors mon père : je voudrais m'engager. Et il me donne son accord. Je me rends donc à la caserne proche de la gare de Lille où travaillait le cousin. A mon grand étonnement, la gare est pleine de soldats allemands et surtout il y a des Français, en uniforme français ! C'étaient ceux de la Légion anti-bolchevique qui partaient pour le Front Russe. Je trouve mon contact qui me dit d'aller me présenter à la gendarmerie de Marchiennes. C'est là que j'ai signé mon engagement de trois ans pour l'Afrique du Nord. J'avais 19 ans.

■ L'Afrique du Nord, les Américains et choisir son camp !

Quelques jours plus tard, je suis envoyé à Tarbes et intégré au 2^{ème} Hussards. Quinze jours après, partis de Marseille, nous débarquons à Alger et sommes dirigés sur Oran où je suis incorporé dans les Chasseurs d'Afrique. Le 8 novembre, je m'en souviens très bien car, souffrant d'une furonculose aiguë, j'étais hospitalisé à Oran et l'hôpital donnait

sur le port. Ce jour-là, par les baies vitrées, j'ai vu les américains débarquer et, spectacle affreux, certains prendre feu sur la digue.

Nous, les hospitalisés, on nous déménage aussitôt à Misser Ghin, coquette petite ville située au pied méridional du massif du Murdjadjo au sud-ouest d'Oran. Nous sommes accueillis par les Pères Blancs, ceux qui ont créé la clémentine. Il y en avait de magnifiques plantations ainsi que des vignobles et une tannerie. Bien soigné et vite guéri, je me retrouve dans l'Unité en poste sur place, sous les ordres d'un maréchal des logis dont je tairai le nom. Nous avons pris position dans une tranchée avec les montagnes derrière nous et ce chef donna ordre à la dizaine que nous étions : les américains sont nos ennemis. S'ils arrivent, vous faites feu. Abasourdi, je me suis mis à penser très vite en regardant la file de soldats qui comme moi se mettaient en position : je supposais que certains étaient peut-être d'accord mais je supposais aussi que ce n'était nullement l'idée des autres, dont je faisais partie. Et je décidais que si cela m'était possible, je détruirai ceux qui seraient contre les Américains étant donné que ceux-ci s'étaient battus pour nous en 14-18 !

D'où nous étions, on voyait très bien La Sénia, l'aérodrome d'Oran. Les Américains y étaient mais ils ne firent pas mouvement vers nous. Le lendemain, il se passa quelque chose d'inimaginable. Alors que nous étions en route pour un autre secteur, avec cette fois-ci les montagnes devant nous, nous sommes arrivés au beau milieu d'une troupe américaine. Ces soldats étaient en train de monter un grand écran blanc de cinéma ! La rencontre s'est passée très naturellement et nous avons fraternisé.

■ Rejoindre les Français Libres

La nouvelle que des Français Libres se trouvaient aussi en Afrique du Nord (en Tunisie) se répand. Moi, et je sais que je ne suis pas le seul, je décide de désertir à la première occasion pour les rejoindre. Je suis certain que beaucoup y songent aussi mais la méfiance et la crainte des représailles fait qu'on n'en parle pas. L'encadrement, resté foncièrement vichyste, se doute de quelque chose, aussi décide-t-il de nous déplacer à Biskra, en plein désert, à plus de 400 kilomètres au sud-est d'Alger. Puis, au bout de quelques jours, nous envoie sur Constantine. C'est là que je déserte et, à pied, pars en direction des troupes Alliées avec l'espoir de tomber sur des Français Libres. En fait, je suis ramassé par un camion anglais où se trouvent déjà plusieurs soldats français, déserteurs comme moi ! A la demande des Anglais, j'enlève mon uniforme français et revêts une tenue britannique : short, chemisette et calot. Puis on me donne des biscuits et à boire.

Les Anglais nous conduisent directement en Libye et là, nous débarquent dans un camp de Français Libres. Un officier, un lieutenant si je me souviens bien, nous interroge et nous demande notre spécialité. Ayant répondu : chef radio, excellent en morse, je suis mis à part. Nous stationnerons assez longtemps en Libye et serons constamment à l'entraînement.

Pourtant, une fois, nous fûmes conduits à Sabratha pour assister, sur les gradins de son théâtre romain, au tour de chant de Germaine SABLON qui racontera : « *En juillet 1943, venant de Londres, j'arrivais en Tripolitaine, je chantais pour la 1^{ère} D.F.L. et pour la Colonne LECLERC. Lorsque je parus dans le cadre grandiose du théâtre antique romain de Sabratha, inondé de lumière par un clair de lune magnifique, lorsque je descendis l'immense escalier de pierre entre les hautes colonnes de marbre rose, l'émotion de ces hommes, exilés de France depuis deux ans, n'avait d'égale que la mienne. C'était*

la première chanson de France chantée par une Parisienne qu'ils entendaient depuis longtemps. » (1)

■ L'Angleterre, la France et la bataille de Normandie

Et puis un jour, raconte Jean VANCOLIE, on apprend qu'on nous envoie en Angleterre. L'embarquement a lieu à Oran le 20 mai 1944. Arrivés à Liverpool, nous sommes cantonnés à Hornsea, petite ville côtière du Yorkshire. Le 29 juillet nous embarquons sur un cargo et atteignons la côte française. Là, nous sommes transbordés sur des péniches de débarquement avec notre matériel dont nos automitrailleuses (2). Le 3 août, nous foulons enfin le sol de France sur la plage de Grandcamp (Calvados). Tous les soirs, la Luftwaffe venait pour nous canarder. Heureusement, nous avons notre DCA qui les "allumaient". Nous nous jetions sous nos véhicules camouflés le long des haies dans les chemins creux de Normandie. Les éclats d'obus ricochaient dans tous les coins.

Après la bataille de Normandie, les Américains et la 2^{ème} DB foncent vers le sud, c'est "l'opération Cobra". Ils libèrent Avranches le 31 juillet, puis se scindent en trois colonnes. Fougères est libérée le 3 août, puis Vitré et Domfront où l'obusier (3) commandé par RONDEAU a été touché ; seul PIERI s'en est sorti mais brûlé au 3^{ème} degré. Mayenne et Laval seront libérées le 5 août et Château-Gontier le 6 août. Jean se souvient peu des villes où il passe ou qu'il contourne. Il se rappelle par contre très bien de l'accueil chaleureux de la population, souvent étonnée qu'il soit français.

■ À la pointe de la 2^{ème} DB de LECLERC

Jean VANCOLIE faisait partie des avant-gardes qui, à la pointe des Unités, filaient en reconnaissance et éclaireur. Dans leur automitrailleuse, ils étaient jeunes, d'un courage fou, roulant à tombeau ouvert, à la recherche des premières lignes ennemies. Ils allaient sur les routes de France régulièrement encombrées de tout ce que les Allemands en déroute abandonnaient. Parfois, raconte Jean, nous remontions une colonne encore fumante de véhicules dévastés par une attaque de chasseurs alliés. Et puis, de temps en temps, c'était le contact brutal avec une position ennemie parfaitement camouflée. Les Allemands disposaient d'armes anti-chars redoutables (4), que seules l'aviation ou la prise à revers arrivaient à neutraliser. Dès le premier tir, coup de frein et changement de direction pour se mettre, si possible à couvert, sinon hors de portée, puis le repérage. Le gros des troupes arrivé, avec l'action combinée des chasseurs bombardiers américains Thunderbolt et de notre artillerie, la position était enlevée. Et la course reprenait.

Notre Unité contournait Le Mans par le nord-ouest en direction d'Alençon quand, le 11 août, nous tombons au lieu dit La Hutte, sur un regroupement de blindés allemands

notes

- (1) Extrait des souvenirs de Germaine SABLON, Française Libre. Revue de la France Libre, n° 79, 18 juin 1955.
- (2) Véhicule blindé de reconnaissance. Celui de Jean VANCOLIE est du modèle Ford M8, armé d'un canon de 37 mm et de 2 mitrailleuses. 4 hommes d'équipage : chef de bord, tireur, pilote, copilote radio, poste tenu par Jean VANCOLIE.
- (3) Obusier : pièce d'artillerie tractée au canon court. Efficace et précis, le présent modèle, américain, est le M2AI, calibre 105 mm.
- (4) Canon PAK 75, chars tiges au canon de 88 mm, lance-roquettes Panzerschreck.

proche d'un point de résistance solidement tenu par nos ennemis. Les arbres avaient été abattus sur la route et nous nous étions arrêtés à l'abri de ces arbres pour observer ce qu'il pouvait bien y avoir plus loin. Nous apercevions le carrefour au croisement de la route de Fresnay-sur-Sarthe et de la route nationale, mais c'est tout. Soudain, un tir de 75 atteint le véhicule de tête, nous fonçons sur ce canon. L'automitrailleuse de SOUBIE les frôle, de sa tourelle il arrose les servants à la mitrailleuse puis, les ayant dépassés, il fait tourelle arrière et avec le 37 touche le canon en pleine culasse. Mais nous sommes encerclés, nous lançons des fumigènes mais les Boches sont toujours là. Le combat se poursuit à la mitrailleuse et au canon. DE PAULIN se fait faucher par une rafale, ROBIOU se fait couper le nez en deux. Je le vois encore tenant son nez à la main et sautant au milieu de la route, et nous, lui criant de sortir de là. Notre chef prend sa place à la tourelle, il est tué. PIERI prend une balle qui traverse son casque mais sans le toucher. Assommé, il dégringole à l'intérieur de l'obusier. GUENA (5), touché d'une balle en pleine poitrine, s'écroule sur sa tourelle, nous manœuvrons pour nous protéger mutuellement pendant que les autres vont le dégager. FITOUSSI, qui venait donner un coup de main, se fait faucher par une rafale. Heureusement nos blindés arrivent et nous sommes dégagés ! Les boches se replient sur la route de Fyé. Les blessés sont emmenés en Jeep vers les ambulances. Les équipages sont reconstitués.

Trop fatigué pour poursuivre son récit dans le détail, Jean VANCOLIE va arrêter de rassembler et de raconter ses souvenirs. Le texte qui suit en contient néanmoins, organisés sur une trame tirée de l'Histoire de son Unité.

■ Foncer pour libérer Paris

La progression reprend et les manœuvres combinées des Alliés réussissent à encercler deux corps d'armée allemands (6). Le 22 août, alors que Paris vient de se soulever contre l'Occupant allemand, LECLERC lance la 2^{ème} DB vers la capitale qui sera atteinte le soir du 24 août. Jean VANCOLIE et ses compagnons reprennent leur course, passent par Chartres, Rambouillet et participent à la reddition de la garnison allemande du mont Valérien (7). Puis c'est la libération de Paris. Jean en gardera un souvenir ému et inoubliable. Un (8) de ses copains de guerre raconte : « J'ai assisté à l'arrivée de DE GAULLE à Paris, j'étais devant l'hôtel de ville, toi aussi tu devais y être. Je vois encore la scène. DE GAULLE dans une voiture décapotable avec LECLERC, KOENIG (9) et DE LARMINAT (10). Ils arrivent à notre hauteur quand une voiture FFI, une traction,

notes

- (5) GUENA Yves rejoint DE GAULLE à Londres en Juin 1940. Après la guerre, il entre en politique puis sera Président du Conseil constitutionnel.
- (6) C'est la "poche de Falaise" où la 7^{ème} et la 5^{ème} armée allemande sont encerclées par les Polonais et les Canadiens au nord, les Anglais à l'ouest, les Américains au sud et les Français à l'est. Elle tombera le 21 août après de meurtriers combats.
- (7) Le mont Valérien fut pendant l'Occupation allemande l'un des principaux lieux de détention et d'exécution des otages et des Résistants.
- (8) Extraits d'une lettre adressée à Jean VANCOLIE par son ami RENELIER.
- (9) KOENIG rejoint DE GAULLE en juillet 1940, commande les Forces Françaises Libres à Bir Hakheim. Il sera général en chef des Forces Françaises de l'Intérieur.
- (10) DE LARMINAT, en 1940, rejoint les Forces Françaises Libres en Palestine ; il sera un des plus brillants officiers supérieurs de DE GAULLE.

a doublé la voiture du Général, lui a fait une queue de poisson, ce qui a obligé la voiture du Général à s'arrêter. A ce moment là, d'en face, on tirait en direction du Général et de nous, les balles sifflaient. SAVELLI nous a ordonné de monter dans nos véhicules (nous en étions sortis et étions au garde-à-vous). Nos automitrailleuses se sont mises à tirer à feux croisés en direction des coups de feu. Tous les civils qui étaient massés sur cette place étaient à plat ventre. Il y avait des souliers qui traînaient un peu partout. 14 miliciens ont été arrêtés par la suite. »

■ Mais il faut poursuivre la guerre... jusqu'à la Victoire !

Jean VANCOLIE participera à tous les combats qui jalonnent alors la "chevauchée" de la 2^{ème} DB. Septembre 1944, c'est le début de la terrible Campagne des Vosges et d'Alsace. L'un des frères d'armes (11) de Jean VANCOLIE raconte la violence des combats : « Nous étions en tête de la reconnaissance commandée par le Commandant MOREL DE VILLE. Un canon anti-char 88 allemand a tiré juste devant nous. STEVENOT, notre conducteur, avait des éclats à la tête et à la colonne vertébrale ; Pierre HUBRSWILLER, lui, avait le coude coincé dans la culasse de son canon et il était bien handicapé ! STEVENOT et moi-même avons réussi à ramener notre véhicule et à secourir alors les blessés. Au cours de cette reconnaissance, dans les automitrailleuses à côté de nous, les brigadiers SALAS, DE PARIS et le Spahi MARQ ont été tués. Nous avons entendu pendant quelques minutes SALAS appeler au secours, les véhicules brûlaient, puis ce fut le silence radio. » Strasbourg est libérée le 23 novembre. Puis ce sont, en janvier 1945, les combats pour la réduction de la poche de Colmar.

La 2^{ème} DB est alors envoyée en renfort pour faire tomber les poches de résistance allemandes de l'Atlantique. Elle participe victorieusement à la prise de la poche de Royan. Jean VANCOLIE et sa division vont, enfin, repartir sur le Rhin et entrer en Allemagne jusqu'en Bavière. Le 7 mai, la veille de la capitulation de l'Allemagne nazie, la 2^{ème} DB s'empare du "Nid d'aigle de HITLER".

Le 23 mai, Jean VANCOLIE quitte l'Allemagne avec sa division pour Fontainebleau. Là, après avoir participé au défilé de la Victoire sur les Champs-Élysées, LECLERC déclare à ses troupes lors de ses adieux : « ...Rappelez vous Koufra, Alençon, Paris, Strasbourg... et continuez en répandant dans le Pays le patriotisme qui a fait notre force. »

notes

(11) L'auteur de ce texte n'a pu être identifié.

sources

Ce récit est issu d'entretiens faits auprès de Jean VANCOLIE, d'extraits de notes écrites par lui ou tirés de ses documents personnels, de textes rédigés par lui ultérieurement ou des souvenirs racontés par lui ou ses compagnons.

Mise en forme : Marcel HUPIN, Délégué (53) de la Fondation de la France Libre.

FORCES FRANÇAISES LIBRES
ACTE D'ENGAGEMENT

N° de l'engagement 22724
 Supplément de
 Par devant nous, Intendant militaire, «1» Capitaine DUBOIS Georges,
 représentant le Général De Gaulle, Commandant en Chef les Forces Fran-
 çaises Libres, a comparu M «2» Vancolie Jean et dame
 M «2» Vancolie Jean et dame a déclaré :

— avoir pris connaissance du statut du personnel des Forces Françaises Libres
 — s'engager à servir dans les Forces Françaises Libres


KAIROUAN le 9 Juillet 1943

Le Supplément de l'Intendant Militaire «1»

Lu et approuvé «3»
En l'approbation

Signature de l'engagé
Vancolie

Signature de deux témoins
Houret Hing



(1) nom de l'Intendant Militaire ou de l'Officier en faisant fonction
 (2) nom et prénoms de l'engagé, le grade éventuellement
 (3) mention à porter en toutes lettres de l'engagé

L'acte d'engagement est établi en deux exemplaires :
 L'exemplaire blanc est conservé par le bureau de rattachement
 L'exemplaire vert est à remettre à l'engagé

1943 à Kairouan (Tunisie). Acte d'engagement de Jean VANCOLIE dans les Forces Françaises Libres.



Notre commandant : BERGAMIN après les combats de La Hutte au nord du Mans.



Jean VANCOLIE devant son automitrailleuse le 24 août 1944,
jour de l'entrée de la 2^{ème} DB dans Paris.



Le général LECLERC dans les Vosges.

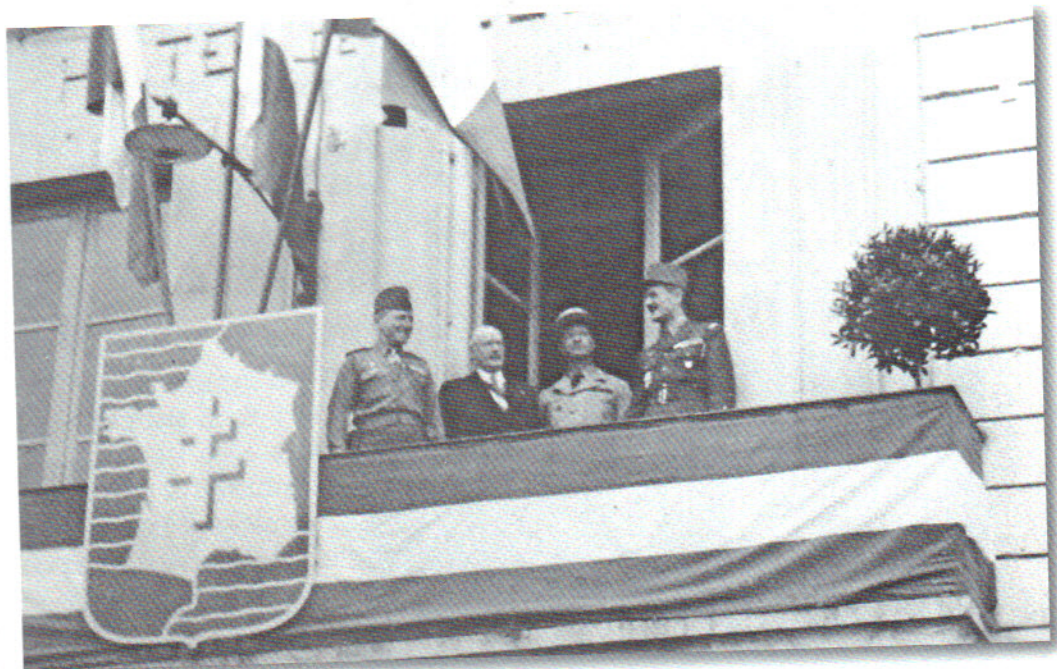


Pendant le terrible hiver 1944-1945 durant la Campagne d'Alsace.



L'équipage de l'automitralleuse "Yvonne" en Alsace.

« HUBERSWILLER ; GUILINI ; PIETRI ; VANCOLIE et Black, notre fidèle chien. »



24 mars 1945, à Argenton-sur-Creuse, RÉMY ; le Maire ; ? ; LECLERC.
La 2ème DB en route pour la poche de Royan.



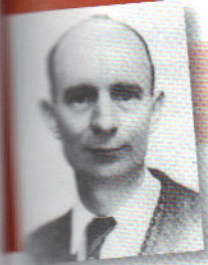
Ses compagnons de combat :
CARRE ; STEVENOT ; PUJOL ; VANCOLIE ; BUVRAN ; BROQUERE ; DELAMER ; GIRARD.



Jean VANCOLIE armé d'un pistolet mitrailleur Thompson M1 A1.
« Photo prise à Steffe, petit village à quelques kilomètres du Nid d'aigle
d'Adolphe HITLER à Berchtesgaden, après la reddition d'Adolf en mai 1945. »



Jean VANCOLIE à Bois-le-Roi en 1945 après la
reddition de l'Allemagne nazie.



Capitaine André CHOLET, dit « LENFANT » 1901-1943

FFL : André CHOLET

■ « L'armée des ombres »

QUAND on parle des combattants de la France Libre, on pense, à juste titre, aux soldats de la 1^{ère} D.F.L. se couvrant de gloire à Bir Hakeim, aux aviateurs se battant dans le ciel d'Angleterre dès 1940, aux pilotes, héros du Normandie Niemen aux 273 victoires, aux marins du sous-marin "Rubis" larguant leurs mines dans les eaux norvégiennes ou ceux chassant les "U-Boot" nazis dans l'Atlantique. Mais on oublie souvent les "combattants de l'ombre", agents du B.C.R.A. (Bureau Central de Renseignement et d'Action) de la France Libre.

Mon Père était de ceux-là. Copiant Victor Hugo, je peux dire de lui : *"Mon père, ce héros au sourire si doux"*, puisque c'est son sourire qui lui valu le pseudonyme de LENFANT. Nom de guerre que lui donna le Colonel RÉMY à son entrée en Résistance.

André CHOLET était natif de Faverney en Franche-Comté. Marié à une Normande du Havre, il s'était tourné très tôt vers la radio-électricité débutante. Pour cela, il avait suivi les cours du soir dispensés à l'École Supérieure des Arts et Métiers. Établi à Levallois-Perret, il construisait et réparait ce qu'on appelait alors des postes de T.S.F.

■ Dans la France Libre en prenant tout les risques

Il a quarante ans, une femme et un petit garçon. Il sait les risques encourus par ceux qui luttent, en territoire occupé, contre les Nazis mais il n'hésite pas à rejoindre les Français Libres de l'Intérieur. Et, courant 1941, il entre au Réseau Confrérie Notre-Dame.

Le chef de ce réseau de renseignements, Gilbert RENAULT, pseudonyme JEAN-LUC puis RÉMY, crée alors une cellule radio au sein de son organisation. Cette cellule est coupée des autres agents, ceci permettant en cas d'arrestations de limiter les "dégâts". Il place LENFANT à la tête de cette section. LENFANT, recrue précieuse, car désormais les postes émetteurs-récepteurs livrés par Londres pourront être entretenus et réparés lorsqu'ils tomberont en panne. Il ne faudra plus attendre que des appareils de remplacement soient parachutés.

Pour André CHOLET, alias LENFANT, ses missions vu ses compétences comprennent de nombreux déplacements à Paris mais aussi en province. Ce qui augmente d'autant les risques qu'il prend. Outre l'installation et l'entretien des matériels qui permettent de communiquer avec Londres, il met en place les lieux d'émission, monte, entre autres lieux, des points de liaison à Brest, Bordeaux, Angers, où il met en place et organise des lieux d'émission. Il innove aussi en modifiant des postes radio commerciaux qui, sous leur aspect innocent, se transforment en poste émetteur-récepteur, ceci par l'adjonction d'une partie mobile se dissimulant dans un bottin évidé. Il distribue les précieux "quartz" qui, fixés, sur les émetteurs, permettent de communiquer avec sûreté avec l'Angleterre

car cela permet d'attribuer un "canal" à chaque poste émetteur. Il est destinataire des messages reçus et il distribue ceux à émettre. De ce fait, il connaît un nombre important de membres de la C.N.D.

A Brest, il installera la station de notre agent HILARION, le futur Amiral PHILLIPON qui sera les yeux du Réseau sur les croiseurs lourds nazis "Scharnhorst" et "Gneisenau" ancrés dans le port. « *Soyez prudent* » lui dira mon père, « *c'est un métier de c... où l'on finit par se faire prendre.* » C'est sur les indications transmises par notre correspondant que l'Amirauté britannique calculera la route du cuirassé "Bismarck" qui, après avoir coulé le croiseur de bataille "Hood", tentera de rejoindre Brest, ce qui entraînera sa perte. HILARION et mon père seront ainsi, indirectement, sur la liste des responsables de la destruction de ce cuirassé.

Car tel est le sort de nos agents, souvent ils ignorent tout du sort des renseignements qu'ils recueillent et transmettent. Et pourtant ils œuvrent dans l'ombre et souvent de façon décisive, pour la marche vers la victoire sur l'ennemi.

Le seul problème aux yeux de Londres c'est qu'André CHOLET dit LENFANT n'est pas opérateur. Sur ordre des supérieurs de RÉMY, il sera, hélas, remplacé dans ses fonctions par un opérateur radio tout en gardant ses autres nombreuses activités.

■ Arrestation, mais le réseau est momentanément sauvé

Cet agent se fera prendre en pleine émission et les Nazis le feront parler. La suite est aussitôt inévitable ! Le 25 mars 1942, des agents de l'Abwehr arrêtent mon père en pleine nuit, à notre domicile du 28 de la rue Juliette Lambert à Paris.

Je n'ai que 12 ans et j'ignore tout de ses activités secrètes. Il est une heure du matin, on sonne à la porte de notre domicile situé au 5ème étage de notre immeuble. Mon père en pyjama va ouvrir et moi, réveillé en plein sommeil et curieux de savoir ce qui se passe, je le suis. Dans l'entrée, je vois trois hommes en imperméable noir. J'apprendrai plus tard qu'il s'agit d'agents de "l'Abwehr" - service du contre-espionnage de l'armée allemande. Pendant que l'un reste en faction dans l'entrée, un autre fouille nos placards pendant que le troisième accompagne Papa dans la chambre à coucher. Il lui ordonne de s'habiller et, tout en cherchant à droite et à gauche, il enjoint ma mère de préparer pour mon père une valise avec des affaires de toilettes. Bien que désorienté je retourne me coucher. Passant de sa chambre à la salle à manger, Papa traverse la pièce où je dors. Il est alors, pendant un très court instant, hors de vue des Allemands, et a juste le temps de me jeter un agenda en me murmurant : « *Cache ça vite.* » J'enfouis le calepin sous mon oreiller. La porte claque. Ils sont partis ! Ma mère pleure, j'essaye de la consoler, lui montre le petit carnet. C'est son carnet de rendez-vous dont nous brûlerons les feuillets un à un dans le lavabo de la salle de bain...

Peu de jours après, sur les conseils d'un membre du Réseau, nous quitterons provisoirement Paris pour la zone libre avec traversée clandestine de la Ligne de démarcation à l'aller comme au retour, quelques mois plus tard.

■ Au bout d'un an : la mort, sans avoir parlé

Emprisonné à l'Hôtel Lutétia, puis enfermé à la prison de Fresnes, André CHOLET passe en jugement, avec ses camarades de combat, devant le tribunal militaire allemand siégeant à l'hôtel Crillon. Le procès durera deux semaines, du 26 mars au 9 avril 1943. Un

an après son arrestation, chaque matin, avec l'autorisation de mon directeur d'école, je pourrai voir, un court instant, mon père menotté à un des co-accusés durant son passage entre le fourgon cellulaire et l'entrée du tribunal. Procès relativement "régulier" puisque deux des accusés s'en sortiront avec un an de prison, peine couverte par la prévention.

Le 9 avril, la sentence prononcée pour les douze autres accusés sera : la mort.

L'énoncé des conclusions du tribunal sera la suivante : « *Nous venons de juger une des plus importantes affaires d'espionnage. Elle nous a coûté un matériel immense et causé la mort de nombreux soldats allemands. Il est juste que les peines prononcées soient sévères.* » Ces paroles amèneront un sourire sur les lèvres des douze hommes. Ils savaient que lorsque viendrait l'exécution de la sentence, ils ne mourraient pas pour rien.

Si aucun des membres de la C.N.D. que connaissait LENFANT ne fut inquiet de son fait, d'autres traîtres, hélas, se chargèrent d'informer la Gestapo et contribuèrent ainsi à la destruction ultérieure de l'œuvre créée par RÉMY.

■ Les derniers jours, les derniers mots

Pendant un mois chaque jeudi, nous irons, ma mère et moi, à la prison de Fresnes où, au parler, nous pourrions converser avec mon père. Le 13 mai, la visite durera plus longtemps que d'habitude. L'interprète sachant, sans doute, que l'exécution était programmée, eut la gentillesse de laisser se prolonger l'entretien.

Le même jour, à 16 heures, André CHOLET tombera avec ses compagnons sous les balles allemandes dans la clairière du mont Valérien. Il avait 42 ans et demi. Il repose depuis au carré des Fusillés du cimetière d'Ivry. Il nous laissera deux lettres, lettres que j'ai toujours du mal à lire.

Au mois de septembre 1944, le Colonel RENAULT vint nous rendre visite. Il nous remit à chacun, ma mère et moi, un insigne de la France Libre, insigne que j'ai gardé précieusement car il me désigne comme fils de Français Libre. Cet honneur est un héritage qu'il n'est pas toujours facile de porter mais que j'assume de mon mieux au nom des grands principes qui furent édictés par son chef, le Général DE GAULLE, et servis à en mourir par les Français Libres.

André CHOLET est Chevalier de la Légion d'Honneur, Croix de Guerre avec palmes, Croix de Combattant Volontaire de la Résistance, Médaille de la Résistance et des Services dans la France Libre. Mais la plus belle citation que j'ai pu lire sur lui a été faite par son chef, le Colonel RÉMY :

"Par son silence a sauvé le réseau"

sources

Texte de Jean-Louis CHOLET, son fils ; avril 2011.



André CHOLET, Noël 1939 et André CHOLET dit "LENFANT". Résistant, opérateur radio au sein du réseau "Confrérie Notre-Dame" de la France Libre.

Cc 13 Mai 1948

Ma petite Chérie - mon amour.

Je t'ai vu ce matin - pour la dernière fois. L'air au nez vide - que nous sort d'être décidé et que à l'heure nous serons fusillés. Tu ne le savais probablement que bien après, quand tout sera fini. Pardieu ma petite de laisser aimer la vie, aurais voulu pouvoir continuer à te rendre heureuse mais hélas cela ne devrai pas être.

Ce qui te vais te demander c'est de vivre, si tu peux pour ton petit cas il est bien jeune encore. Et comme je te salue tu aurais à survivre de cette douleur ma grande amie tu sauras que je suis mort pour la France je n'ai qu'un regret c'est toi - mon petit et Jean Lou.

Je sais que cela sera dur pour toi mais dans mon souvenir de moi. fait le pour notre lib.

Naturellement j'ai en l'annoncée et je lui ai donné ton dernier petit mouchoir.

J'ai encore le temps te parler ma petite, comme toi tu étais encore là - près de moi, derrière ce grillage. pour ce dernier jour tu étais si belle comme tu n'as jamais été et quelle peine est maintenant la tienne. Je voudrais être encore à cet instant. Hélas à quatre heures - cela sera terminé. Je t'embrasse mes derniers baisers, mes plus doux caresses, et en pense je t'embrasse comme tu aimais comme je ne pourrais plus le faire -

Je sais que le choc sera terrible mon amour chérie. Soit forte. si tu le peux - Pour ton Petit - et en souvenir de moi -

Tout toi un cauchemar fini, un autre commence. Ce calvaire, tu seras seule avec ton petit - Mais je serai près de vous - dans les derniers instant que je vis - par de moi Roger - courage. comme moi, nous aurons survécu en France.

Pour ta situation, que puis-je te dire - tu as autour de toi des amis et amis qui sagement t'aideront, mais avec ta fierté il sera difficile de t'aider. -

Que tu dis d'autre que tu ne caches. Qui jusqu'à mon dernier instant je n'aurais pas à toi à tout les deux et tendre instant passés avec toi, toujours j'ai voulu à toi et je continuerai jusqu'à mon dernier instant.

Je t'ai rendu, je crois, Penneuse, si dans le cours de ces 17 ans j'ai dû ou fait des chagains je t'en demande pardon.

Je te laisse le soin d'annoncer à Edith cette nouvelle. Car une lettre pourrait arriver et voir la façon de se comporter d'Edith. Et être préférable que tu lui dises - ou comme tu le jugeras bon.

Remercie ceux qui se sont occupés de toi et ton témoignage et te remercient encore leurs sympathies.

Je t'embrasse mon mon petit ma chérie - c'est tout ce que je peux te dire - si qui a été la seule que j'ai aimé dans toute ma vie - Mesdames et mesdemoiselles, qui ont pu la donner pour. Je t'embrasse

A. Cholet

Je mets un point final, comme à ma vie et cette lettre -

Toutes mes pensées à toi ma grande - à mon petit - Toutes mes caresses - Tous mes plus doux et plus tendre baisers - toi ma grande chérie -

Ton Dad - Embrasse mon petit pour moi - Embrasse Maman pour moi, ainsi qu'il dit.

Amitiés à tous ceux qui m'ont connu.

Dernière lettre d'André CHOLET à son épouse avant son exécution.

Le 13 mai 1943.

Ma petite Chérie – mon amour.

" Je t'ai vue ce matin pour la dernière fois - Je l'ai su vers midi – que notre sort était décidé et qu'à 4 heures nous serons fusillés. Tu ne le sauras probablement que bien après quand tout sera fini. Pardon ma petite de briser ainsi ta vie, j'aurai voulu pouvoir continuer à te rendre heureuse mais hélas cela ne devait pas être.

Ce que je vais te demander c'est de vivre si tu peux pour ton petit car il est bien jeune encore. Si comme je le souhaite, tu arrives à survivre de cette douleur, ma grande aimée, tu sauras que je suis mort pour la France. Je n'ai, qu'un regret c'est toi - mon petit et Jean-Lou.

Je sais que cela sera dur pour toi, très dur, mais en souvenir de moi - fait le pour notre fils.

Naturellement j'ai vu l'aumônier et je lui ai donné ton dernier petit mouchoir.

Que te dire d'autre que tu ne saches. Que jusqu'à mon dernier instant je penserai à toi. Toujours je penserai à toi, à tous les doux et tendres instants passés avec toi. Toujours j'ai pensé à toi et je continuerai jusqu'à mon dernier instant.

Je t'ai rendue, je crois, heureuse ; si dans le cours de ces 17 ans je t'ai dit ou fait des chagrins, je t'en demande pardon.

Je te laisse le soin d'annoncer à Édith cette nouvelle. Car une lettre pourrait arriver et vu la façon de se comporter d'Édith, il est préférable que tu lui dises - ou comme tu le jugeras bon.

Remercie ceux qui se sont occupés de toi et t'ont témoigné et te témoignent encore leur sympathie.

Je t'aime ma petite, ma chérie - c'est tout ce que je peux te dire - toi qui a été la seule que j'ai aimée dans toute ma vie - mes derniers et plus doux baisers – Dad, qui signe pour la dernière fois. Je t'aime."

André CHOLET.

"Je mets un point final, comme à ma vie, à cette lettre.
Toutes mes pensées à toi ma grande, à mon petit - toutes mes caresses.
Tous mes plus doux, mes plus tendres baisers à toi ma grande chérie."

Ton Dad

" Embrasse mon petit pour moi. Embrasse Maman pour moi ainsi qu'Édith.

Amitiés à tous ceux qui m'ont connu."

Dad.

Ce 18 Mai 1948.

Mon petit Jean-Louis -

Dans quelques jours je ne serai plus. Ce sont mes derniers conseils et prières que je vais t'adresser.

Sois toujours sage et travaille toujours bien. Franchis et loyaux doivent toujours être ta devise - Aide et soutiens ta Maman qui se te considère comme un grand garçon capable de se maintenir.

Pense toujours à moi et demande toi lorsque tu seras quelque chose, ce que ton Dad aurait pensé.

J'ai pu t'embrasser ce matin, pour la dernière fois - j'emporte avec moi le souvenir de ces derniers instants.

Je te donne mon mirac car tu ne vas pas comme eux mais dissons demande à un abbé de te marier.

Sois sage mon petit, je t'embrasse comme je t'aime. et je serai près de toi

dans la vie, qui sera devant toi.

Avec mes derniers tendresses et mes plus doux baisers

Dad

Lettre d'André CHOLET à son fils Jean-Louis avant son exécution.

Le 13 mai 1943.

Mon petit Jean-Louis,

*"Dans quelques heures je ne serai plus.
Ce sont mes derniers conseils et prières que je vais t'adresser.
Soit toujours sage et travaille toujours bien. Franchise et loyauté
doivent toujours être ta devise. Aide et soutien ta Maman que
je te confie comme à un grand garçon que tu es maintenant.
Pense toujours à moi et demande-toi lorsque tu feras quelque chose,
ce que ton Dad aurait pensé.
J'ai pu t'embrasser ce matin pour la dernière fois. J'emporte ainsi
avec moi le souvenir de ces derniers instants.
Je te donne mon Missel, si tu ne sais pas suivre une messe dessus,
demande à un abbé de te montrer.
Soit sage mon petit, je t'embrasse comme je t'aime. Et je serai
près de toi dans la vie qui s'ouvre devant toi.
Avec mes dernières tendresses et mes plus doux baisers."*

Dad



Le prix de la liberté

FFL : Marcel LEROY

■ 1939-1940 : la défaite et l'appel du 18 juin

AVOIR 20 ans en 1939, c'est commencer sa vie d'adulte dans une tourmente marquant une des plus sombres périodes de notre Histoire de France.

Les démocraties occidentales, confrontées à de graves problèmes sociaux, économiques et politiques, ne surent peut-être pas déceler à temps la montée irrésistible du fascisme en Italie et du nazisme en Allemagne, dès avant 1933, ni les dangers qu'ils représentaient pour la liberté du monde.

Personnellement depuis 1933, j'avais alors 14 ans, je suivais avec attention et une certaine frayeur l'instauration d'un régime totalitaire en Allemagne. Et ce avec mes parents, qui avaient un poste de radio qui transmettait des informations inquiétantes sur ce qui se passait outre-Rhin. Les vociférations du Führer au Reichstag, et devant des milliers de fanatiques en uniformes, rassemblés à Nuremberg, m'apparaissaient comme les signes précurseurs d'événements graves. Nous savions aussi que la persécution des opposants au régime, libéraux, communistes, juifs, avait commencé. Tout cela, malgré mon jeune âge, me troublait profondément.

Je suis né le 26 octobre 1919 à Niort-la-Fontaine. Mon père était un paysan, un éleveur. On disait à l'époque "herbager". Mes études terminées et avec le Brevet élémentaire en poche, j'intègre pour deux ans, à Fougères, une école préparatoire.

Admirateur de Mermoz et de Saint-Exupéry, j'avais toujours rêvé d'être aviateur. Mais après m'être engagé dans l'armée de l'air et comme on avait trop de pilotes et pas assez de radio-navigateurs, on m'affecta à l'École Bréguet Militaire, près de Paris, pour y recevoir une formation de technicien supérieur radio.

Le désastre qui s'était abattu sur la France, comme un orage en plein ciel d'été, nous consternait ; chacun s'interrogeant sur la conduite à suivre. Que pouvions-nous faire devant cet anéantissement ?

Pourtant une faible lueur, vacillante encore dans cette nuit noire de la défaite, allait redonner espoir à certains d'entre nous. Alors que nous étions arrêtés à Périgueux, nous eûmes la surprise d'entendre un appel à la résistance, diffusé de Londres par la B.B.C. Pour nous, DE GAULLE était presque un inconnu ; mais le message, malgré le délabrement de notre moral, ne fut pas oublié : « *Quoi qu'il arrive, la flamme de la Résistance française ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas.* »

Repliés sur Bergerac, dans un désordre indescriptible, nous assistâmes impuissants à la neutralisation de la plupart des avions cloués au sol sur ordre de la commission d'armistice. Avec deux camarades pilotes nous avons pourtant préparé un départ vers l'Espagne et Gibraltar, à bord d'un bimoteur Caudron Goéland dont le plein avait été fait.

Une folie sans doute. Des sentinelles nous empêchèrent de partir et, le lendemain, tous les tableaux de bord des avions avaient été brisés. Début septembre 1940, nous fûmes démobilisés à la base aérienne de Châteauroux.

■ La Résistance : le refus de la défaite

La Résistance était d'abord un état d'esprit, ensuite une affaire de circonstance. On peut aussi appeler ça le Destin. Après ma démobilisation, je suis revenu dans ma famille à Niort-la-Fontaine avec une seule idée en tête : rejoindre DE GAULLE et reprendre la lutte contre l'Occupant. Là, j'apprends qu'un de mes amis de l'École Bréguet Militaire, Jean LE ROUX, qui était retourné dans sa famille en Bretagne, avait pu s'embarquer clandestinement avec son frère âgé de 16 ans, de Camaret, sur un chalutier pour rejoindre l'Angleterre et DE GAULLE. Je me rends aussitôt en Bretagne dans l'espoir de profiter d'une autre expédition. J'attends en vain un embarquement qui ne pourra jamais avoir lieu à cause de la surveillance accrue des Allemands. J'ai alors connaissance d'une filière vers la zone non occupée, via Bordeaux. En compagnie de deux pilotes militaires et d'un jeune Morlaisien de 18 ans, je prends le train pour Bordeaux. De là nous atteignons la gare de Nizan et nous nous rendons chez le curé de la paroisse, notre passeur pour la Ligne de démarcation.

Un bruit de moto, une vieille machine poussiéreuse, et nous voilà devant Monsieur le curé, en soutane, jeune, dynamique, l'air très décidé. « Vous avez mangé, bon, alors on s'en va. Je pars le premier avec la "pétrolette". Vous me suivez à distance, séparément sans essayer de vous parler. La Ligne est à deux kilomètres environ. » Le soleil a disparu depuis longtemps lorsque nous arrivons à une petite chapelle entourée d'un cimetière. Nous allons attendre là pendant que notre passeur va scruter les alentours. Peu après minuit il faut renoncer, il y a trop de patrouilles ; nous sommes dirigés vers une ferme voisine où nous dormirons dans le foin. Au revoir Monsieur le curé et merci.

Vers 11 heures du matin, un cultivateur vigneron nous fera franchir la Ligne avec l'aide d'un autre paysan. Deux hommes courageux et désintéressés : rien à payer pour le passage, ce qui n'était pas toujours le cas. Gare de La Réole, départ pour Marseille. Nous voyagerons toute la nuit dans un wagon encombré de gens "douteux", comme nous probablement. Mais dans ces cas-là on ne raconte pas sa vie, c'est plus prudent. Il faudra s'y habituer et apprendre la discrétion. Pour certains cela deviendra une question de survie.

Les quatre "fuyards" que nous sommes habitent dans un petit hôtel modeste de la rue Estelle, perpendiculaire à la Cannebière. Il faut trouver un moyen de quitter Marseille pour l'Afrique du Nord, ou mieux Gibraltar, et ensuite l'Angleterre. En bateau bien sûr, mais il y en a peu. Nous sommes un peu désespérés et surtout désargentés à mesure que les jours et les semaines passent sans grand espoir de départ. Un jour les deux pilotes disparaissent sans laisser d'adresse. Peu de temps après le jeune Morlaisien, découragé, alla s'engager dans la Marine à Hyères. Me voici seul dans cette grande ville. Sans argent ma situation devenait critique, il était urgent de trouver du travail pour manger et me loger.

Le lendemain je suis embauché au port. Je peignais au minium une coque de cargo en cale sèche. Pour le logement, l'asile de nuit nommé "Chez le Frère Élisée", m'accueillit. Un matin je vois arriver au quai de la Joliette un superbe cargo américain. Un espoir fou, vite évanoui ; la police française, et même quelques agents de la Gestapo, surveillent jour et nuit. Sur des conseils, je m'adresse au propriétaire du "Grand hôtel des princes",

Monsieur SUAU, homme corpulent et jovial au fort accent marseillais. Il pourrait peut-être me cacher dans sa maison de campagne en attendant que je puisse refaire surface. Il est d'accord. « *Vous serez occupé au jardin* » me dit M. SUAU ; « *nourri, logé et vous aurez une petite gratification en supplément.* » Je n'en attendais pas tant ! Parti très tôt dans un charmant tortillard, nous débarquons à une petite station près d'Aix-en-Provence. Le jardinier nous attend avec la carriole traînée par un gros mulet. Nous cheminons dans cette Provence qui sent si bon, en ce matin ensoleillé de mars 1941. Après le minium au fond des cales du port et l'asile de clochards, c'est le paradis. Les mois passaient. La chaleur de l'été faisait mûrir les aubergines et les tomates. Tout était paisible, embaumé, ensoleillé ; c'était tout simplement un enchantement. Comme la guerre était loin... Et pourtant, paradoxe de l'existence, je souhaitais m'arracher à cette quiétude ; j'avais d'autres projets. Ma décision de revenir en Bretagne est prise, adieu Provence.

Direction la Zone occupée, en chemin de fer. Il faudra payer le passage ; cinq cent francs, comprenant le repas du soir, la nuit dans une famille et le prêt d'une carte spéciale d'identité de l'usine du Petit Creusot. A midi, mêlé à la foule des ouvriers de l'usine, je franchis sur un pont gardé la Ligne de démarcation. La sentinelle allemande oublie de vérifier la photo au dos de la carte et me fait signe de passer avec les autres ; ouf. Dans un bistrot je récupère ma valise. Avant Chalon-sur-Saône, le car est fouillé par la Gestapo. Dans le train vers Paris, même cérémonial, plusieurs fois. Quelques mois plus tard, nous devons jouer ensemble au chat et à la souris ; c'est le chat qui finalement l'emportera...

Le surlendemain je suis à Lanmeur, Finistère. M. et Mme LE ROUX, les parents de Jean, mon ami de l'École Bréguet Militaire qui avait réussi à rejoindre l'Angleterre, m'apprennent que leur fils, revenu clandestinement sur un chalutier, souhaite que je prenne contact avec lui. En effet, dans la nuit du 18 au 19 mars 1941, sur la côte du Finistère nord, quatre Français Libres avaient débarqué. C'étaient Robert ALATERRE, archiviste à l'ambassade de France à Londres, Jean LE ROUX, mon ami, fils d'un instituteur à Lanmeur, Jean MILON, fils du Doyen de la Faculté des Sciences de Rennes et futur Maire de Rennes à la Libération, Daniel LOMENECH, fils d'un fabricant de conserves de Pont-Aven, officier dans les Forces Navales Françaises Libres. Au château de Kérambleis, près de Quimper, je retrouve mon camarade radio de l'Armée de l'air, en compagnie d'un homme plus âgé se faisant appeler "Louis TOUCHARD" ; la propriétaire, Mme DE KERDREL, est partie pour Londres avec son fils Michel qui sera tué dans la Royal Air Force.

■ Opérateur radio dans le réseau "Johnny"

Robert ALATERRE, pseudonyme Louis TOUCHARD, chef du réseau et Jean LE ROUX, chef d'antenne, m'expliquent le but de leur mission et j'accepte de rentrer au réseau Johnny. Dès lors je vais vivre clandestinement, voyageant beaucoup en Bretagne et ailleurs, en général par le train, parfois en car, à bicyclette, en voiture (gazogène). Il faut aller aux renseignements, prendre des contacts, rédiger des messages, les coder, transporter les postes émetteurs, pianoter (expédier les messages en morse).

Il s'agissait d'adresser à Londres par radio, par liaisons marines et sous-marines, des renseignements sur l'armée allemande : les mouvements de troupes, les aérodromes, les défenses côtières, les ports, en particulier Brest avec ses fameux croiseurs, la base sous-marine de Lorient, etc... Les renseignements qui n'avaient pas un caractère d'urgence (longs rapports et plans), étaient acheminés en Angleterre par liaisons marines ou sous-marines. Le bateau emportant ces documents, et quelquefois aussi des agents

sujet afin de les neutraliser, dans le port de Brest, par des bombardements incessants de la Royal Air Force. Les services de renseignements alliés : le S.O.E. (4) et le B.C.R.A. (5) de la France Libre, en particulier le réseau Johnny et le réseau du Colonel RÉMY (6), participèrent activement à cette mission. Attaqués sans relâche, très souvent gravement endommagés, ces navires furent ainsi immobilisés dans la rade ; onze mois pour le *Scharnost* et le *Gneisnau*, neuf mois pour le *Prinz Eugène*. Résultat remarquable (7). Sur l'ordre de HITLER, ils réussirent à s'échapper dans la nuit du 11 février 1942, franchirent le Pas-de-Calais, malgré les attaques de la Royal Air Force et de la Navy, et se réfugièrent dans un port de la Baltique. Deux furent coulés peu après et le troisième en 1943.

■ Du 16 au 18 février 1942 - À Quimper : arrestations, évasions et...

Dès la fin de l'été 1941, il y avait eu des arrestations de membres du réseau dans le Finistère. Nous sentions que le filet se resserrait, Londres en avait été prévenu. Mon chef de réseau m'avait conseillé de me "mettre au vert". Aussi, début février 1942, je revins dans ma famille à Niort-la-Fontaine ; une famille que je n'avais pas revue depuis une année. Le 13 février 1942, je reçois l'ordre de me rendre à Quimper pour embarquer dans un petit port, sur un bateau de pêche, à destination d'un sous-marin anglais. L'opération était prévue pour la nuit du 16 au 17 février.

A mon arrivée à Quimper, il n'y a personne ! Cela me semble suspect. Direction place de la cathédrale au "Café du Finistère". Madame LE VERGOS m'apprend que des membres du réseau Johnny viennent d'être arrêtés, je reste dans son café et y attends l'heure du départ du car de Morlaix à 16 h. Tout à coup, deux hommes entrent dans la salle, commandent une bière et restent là sans parler. Ils m'observent à la dérobée. Quelques minutes plus tard ils sortent, se dirigent vers une voiture en stationnement sur la place et reviennent avec un troisième homme, plus jeune, portant des bottes. J'ai le sentiment que ma personne les intéresse mais je ne peux fuir car il n'y a qu'une seule sortie, celle qui donne sur la place ; je suis pris au piège. Les trois hommes entrent dans le café, s'installent à une table. Espérant encore trouver une sortie, je me dirige vers la cuisine, tranquillement. Immédiatement les policiers m'emboîtent le pas, l'un d'eux a sorti son revolver et me lance : « *Vos papiers, police allemande, ne faites pas l'idiot et suivez-nous !* » Encadré par deux agents de la Gestapo, le troisième suivant avec la voiture, je suis conduit à pied en direction de la gare. Sur la place, dans la Feldgendarmarie installée au 1er étage d'une dépendance de l'hôtel Pascal...

notes

- (4) Special Operations Executive, ce service secret britannique créé en juillet 1940 par Winston CHURCHILL opéra pendant la Seconde Guerre mondiale. Il soutint les mouvements de Résistance, d'abord en Europe puis dans tous les pays en guerre.
- (5) B.C.R.A. Sur ordre de DE GAULLE, est créé en juillet 1940, par André DEWARIN dit Passy, le réseau de renseignement de la France Libre. But premier : informer Londres des manœuvres militaires allemandes le long des côtes atlantiques et de la Manche. Ces Français Libres, de toutes nationalités, seront près de 2 000.
- (6) RÉMY, pseudonyme de Gilbert RENAULT, Compagnon de la Libération, est parmi les premiers ralliés au général DE GAULLE. Il se voit confier par PASSY, alors capitaine et chef du B.C.R.A., la création d'un réseau de renseignement de la France Libre sur le sol français : la Confrérie Notre-Dame.
- (7) Sur l'un des tracts répandus par les avions alliés, vers la fin de 1941, sont annoncées les victoires navales obtenues, en partie, grâce aux renseignements du réseau Johnny.

C'est dans le corps de garde où huit ou dix lits de camp, une petite table, un vieux canapé, meublent la pièce que commence mon premier interrogatoire.

« Monsieur LEROY, vous connaissez Jean LEROUX ? » Pas de réponse, je fais l'ignorant. « Il est arrêté et les autres également. Nous savons tout. » « - Je ne vois pas de quoi il s'agit, je ne connais pas ces personnes. » « - Vous comprendrez bientôt. Et votre petit voyage en sous-marin, en Angleterre ? Vous ne voyez pas non plus ce que cela veut dire ? » Tout cela en français. « Nous allons nous occuper de vous dans quelques minutes. » La Gestapo quitte alors la pièce, me laissant sous la garde de deux Feldgendarmes.

Je réalise le sérieux de la situation. Il faut s'évader, pas d'autre solution. J'observe les lieux et les hommes. Le corps de garde donne par une fenêtre, sur une cour. Les hommes sont assis sur les lits, sans ceinturon, les pistolets sur les étagères. Je fais quelques pas dans la pièce pour tester la réaction de l'ennemi. Rien. Ils digèrent leur déjeuner. Enhardi, je vais jusqu'à la fenêtre. La cour est basse, à 3 ou 4 mètres ! Mais je n'ai pas le choix. Je reviens vers le fond de la pièce, personne ne bronche. Brusquement je me précipite sur la fenêtre, l'ouvre et saute dans le vide. Hurlements, mitrillage de plusieurs fenêtres. Eux ne se jettent pas dans la cour, ils prennent les escaliers. Déséquilibré par le petit balcon, j'arrive au sol dans de mauvaises conditions et me blesse (entorse et fracture de la malléole) (8).

Relevé très vite, je traverse la cour poursuivi et mitraillé. A chaque coin de rue, changement de direction. Malgré la douleur je les distance et me réfugie dans la première entrée ouverte ; c'est la cour de la Banque de France. Pas une balle ne m'a touché, mauvais tireurs... Un tas de planches, coupées en bois de chauffage, sous lequel je me cache, m'offre un abri précaire, comme une souris dans son trou. Il est environ 16h. Une femme vient chercher du bois et me découvre ; je lui explique, elle veut m'aider et demande au directeur de me cacher dans l'immeuble. Hélas, celui-ci me demande de quitter rapidement les lieux. Ma jambe droite me fait souffrir, je vais avoir de la difficulté à me déplacer. Les premiers pas sont douloureux ; la grille franchie, me voilà sur le trottoir, en pleine ville, mêlé aux passants dont des militaires allemands. J'attends la bicyclette promise par le concierge ; elle ne viendra jamais.

Je décide d'aller frapper à la porte de Madame GANTIER, rue des Gentilshommes. La Gestapo n'ayant pas mentionné son nom au cours de mon interrogatoire, cela me paraît une solution raisonnable. Péniblement, empruntant les petites rues sombres, je me dirige vers cette maison amie. Aucune voiture en stationnement, aucun bruit à l'intérieur, rien de suspect. Rassuré, je gravis les marches de l'entrée, frappe, la porte s'ouvre. Et je vois avec stupeur un Feldgendarme qui me met la main sur l'épaule et me fait entrer. A l'intérieur, je retrouve Madame GANTIER et un des agents de la Gestapo qui m'avaient arrêté. Celui-ci, goguenard, me dit en français : « Comme c'est gentil d'être revenu avec nous. » J'étais tombé dans la souricière et me retrouvais aux mains de l'ennemi pour la deuxième fois...

Madame GANTIER était handicapée et une voiture devait venir pour la conduire à l'interrogatoire. Voyant ma difficulté à marcher le policier m'avait déclaré : « Vous profiterez

notes

- (8) Malléole : excroissance osseuse naturelle de la base du tibia et du péroné et qui forme la cheville.

de la voiture. » Quelle prévenance de leur part ! Peu après une "Traction avant Citroën" s'arrête au pied du perron. Je m'avance, suivi de l'Allemand. Me retrouvant à l'air libre, en un éclair, je me précipite sur le chauffeur placé entre l'aile droite avant et le mur de la maison, le culbute et m'élanche dans la rue. Coups de feu, cris dans la nuit, douleur aiguë dans ma jambe droite. La peur me donne des forces et je cours, je cours à perdre haleine. Les policiers me suivent mais je parviens peu à peu à les distancer, après avoir au passage bousculé deux soldats de la Luftwaffe qui tentaient de me barrer la route près des halles. Arrivé à la rivière l'Odet, je gravis la colline du Frugy. Parvenu sur le plateau, je trouve refuge dans la lande, sous un arbre, exténué, abattu et grelottant.

Mes poursuivants ont abandonné les recherches. C'est le calme de la nuit, une nuit froide et étoilée. Vers 4 h du matin, je me soulève et, me traînant sur les genoux, fais seulement quelques mètres. A la faveur du clair de lune, j'aperçois une petite mesure. A grand peine, j'y arrive et m'installe dans ce réduit. Quelle longue nuit pour le gibier traqué par les chasseurs ! Enfin le jour se lève, c'est le mardi 17 février 1942, Mardi gras ! Peu avant la nuit, une employée à la ferme des Tourelles, tout près de là, me découvre. Je la décide à prévenir ses patrons. Accompagnée de son fils la fermière arrive et tous deux, me soutenant, nous remontons le chemin conduisant aux Tourelles. Réchauffé dans la douce tiédeur de la grande cuisine, auprès d'un bon feu de cheminée, mes deux jambes pansées, je partage la soupe familiale. Après les émotions de ces deux derniers jours, je retrouve la joie de vivre et l'appétit d'un jeune homme de 22 ans.

Quitter les lieux par mes propres moyens, c'est désormais exclu. J'envoie la fermière chez le curé de Kerfeunteun pour obtenir de l'aide. Ne disposant d'aucun moyen de transport, le curé avait conseillé à Madame LE BERRE de se rendre à la gendarmerie française pour demander à rencontrer un certain gendarme favorable à la Résistance. Le gendarme étant en permission, on la fit entrer dans le bureau du capitaine. « *Ah oui, c'est celui qui est recherché depuis lundi par les Allemands.* » Coup de téléphone à la Gestapo. « *Vous comprenez, j'ai reçu des ordres.* » Stupeur de Madame LE BERRE « *Mais je ne viens pas pour le dénoncer et puis il est blessé.* » Réponse : « *Vous n'y perdrez pas, les autorités allemandes vous offrent une somme d'argent, ou si vous préférez, la libération d'un de vos parents prisonnier de guerre.* » Elle refusa avec mépris. Confiant, j'attends le retour de Madame DE BERRE. Les portières qui claquent, un bruit de bottes dans la cour, je suis brusquement entouré de militaires allemands, arraché de ma litière et jeté dans une voiture ; encore une "traction avant". C'est fini, sous bonne escorte, direction la Kommandantur.

■ La captivité, la solitude, les interrogatoires...

Le Pré-Pigeon à Angers est une vieille prison où j'arrive au milieu de la nuit. Elle est sombre, froide, imprégnée de cette odeur indéfinissable : mélange d'odeurs de moisi, de paille souillée, de tinette, d'eau de javel ; odeurs que j'ai gardées en mémoire. Dans un bruit sinistre de clés et de verrous, brusquement la lourde porte se referme ; comme on referme un livre, sur une tranche de vie. Seul, blessé, les menottes aux poignets, une chaîne aux pieds, j'entame une autre existence. Je tourne rapidement la page et me prépare, non sans appréhension, à affronter l'inconnu.

■ Visite surprise à Niort-la-Fontaine

Une nuit, brusquement, des policiers me font lever et me conduisent à une grosse limousine noire. Où allons-nous ? Enfin je reconnais Laval, puis Mayenne, Lassay et nous

arrivons à Niort-la-Fontaine. Les Allemands connaissaient bien la route puisqu'ils avaient passé la journée à interroger mes parents sur la présence d'un poste émetteur dans leur maison. Comment avaient-ils été renseignés ? Je l'ignore toujours.

Me voyant arriver, enchaîné, avançant difficilement, ma pauvre maman fond en larmes, mais ne perd pas son sang froid ; mon père non plus. Il nie continuellement l'existence de ce poste. Le 19 février 1942, je quitte mes parents, ma famille, la maison de mon enfance, et ne reviendrai dans ces lieux si chers que le 2 juin 1945.

■ Fresnes, la solitude et l'épreuve

Fresnes, je suis conduit à la cellule 150, 3^{ème} division, 1^{er} étage ; c'est le quartier réservé aux détenus de la Gestapo. Lorsque le sommeil ne vient pas, les nuits sont interminables et atroces. De quoi demain sera-t-il fait ? Quand serai-je jugé ? Beaucoup ne le furent jamais, ou sur pièces. Condamné à mort sans doute ? Que deviennent les autres membres du réseau ? Et ma famille ?

Mes interrogatoires durent plusieurs semaines à Paris. Ne rien dire, nier l'évidence, ne jamais se contredire, sous les coups de brutes hurlantes qui cherchent à me faire avouer.

■ L'aumônier allemand - Franz STOCK

Un matin de mai ou juin 1942, je vis entrer dans ma cellule, un civil allemand vêtu de noir. « *Je suis l'aumônier allemand de Fresnes, êtes vous catholique ?* » « - Oui. » « - *Voulez-vous prier avec moi ?* » « - Bien sûr. » Dans un très bon français, il commença : « *Je vous salue Marie...* » Et à ma grande surprise continua : « *J'ai vu vos sœurs.* » Et nous continuons ce mélange de prière et de conversation. Extraordinaire aumônier Franz STOCK, qui pendant toute la guerre, rendit service aux familles des détenus.

■ La sentence

Fin novembre 1942, on vient me signifier l'acte d'accusation et le jugement me concernant : « ... *trahison contre l'État français, participation à des actions d'espionnage au profit de l'Angleterre et de DE GAULLE, à l'aide de renseignements transmis par radio, ayant entraîné des dégâts considérables à des installations militaires et aux navires de la Kriegsmarine... Crimes contre la nation allemande, pour lesquels le Führer et le Grand Reich ont prévu la peine de mort.* »

Je crois encore entendre la sentence. Le soir même je suis transféré au quartier des condamnés à mort.

■ L'espoir... Noël 1942

Premier Noël de captivité, triste Noël des prisonniers. Cependant il nous reste l'espérance, comme pour tous les croyants de la terre. Nous avons perdu la liberté, mais personne ne pourra nous ôter l'espoir.

■ Le mont Valérien ???

Ce soir de fin janvier 1943, à nouveau les menottes. Presque à regret, je quitte mon sordide et glacial univers. Départ dans une grosse automobile noire, nous roulons silencieusement en direction de Paris. Tout à coup la voiture emprunte une voie étroite

bordée de hauts talus. Arrêt devant une porte massive. Je suis persuadé que je viens d'arriver au sinistre fort du mont Valérien, hantise de tous les condamnés à mort.

Dans un grand bureau, un officier : « *Asseyez-vous* » me dit-il dans un très bon français, « *vous êtes au fort de Romainville.* » Ce n'est pas le mont Valérien ! On m'aurait remis en liberté sur-le-champ, je n'aurais pas été plus heureux. Il me remet une gamelle en fer, une cuillère et me fait conduire dans un bâtiment du fort.

■ Fort de Romainville

Romainville était à la fois un lieu de transit vers la déportation et une réserve d'otages, choisis généralement parmi les communistes, les F.T.P. (9), les Juifs et les condamnés à mort. Notre vie ressemblait assez, avec la nourriture en moins, les poux, puces et punaises en plus, à la vie de caserne. On en oubliait presque le tragique de notre situation.

■ Départ en déportation, 15 juillet 1943

Départ le matin en voiture cellulaires pour la gare de Pantin. Nous sommes 56, attachés deux par deux, destination inconnue. Fin d'après-midi, le train stoppe. Les voyageurs nombreux sur le quai, voyant nos menottes, font des petits signes amicaux, cela reconforte. Colère des S.S. (10) Puis on repart et, vers 20h, le convoi s'arrête dans une petite gare : Rothau. Jusque-là, le voyage s'est passé sans histoire, mais cela va basculer très rapidement.

Une douzaine de S.S., cravaches à la main, tenant en laisse de gros chiens policiers, nous attendent sur le quai. Le train à peine stoppé, c'est la ruée hurlante de S.S. dans le wagon. Les coups pleuvent sur les têtes, sur les corps, coups de matraques, coups de bottes, aboiements des chiens, vociférations. En quelques minutes, la plupart d'entre nous étaient couverts de plaies et bosses, morsures de chiens, faces tuméfiées. Toujours sous les coups, nous grimpons dans les camions.

■ Accueil au camp du Struhof

Devant nous, un énorme portail en bois, une double rangée de barbelés électrifiés de 3 à 4 mètres de hauteur, des miradors peints en noir, en plein nord, à 800 mètres d'altitude, sur une pente de 30 %, voilà le Struthof. Nous venions de franchir les portes de l'enfer.

Les projecteurs s'allument tout à coup lorsque nous descendons des camions. Même cérémonial qu'à la gare de Rothau. Notre groupe est conduit, à la trique, dans un baraquement où nous sommes déshabillés, tondus, rasés, revêtus de vêtements usagés. Chacun reçoit un matricule (j'avais le matricule 4590), qu'il devra coudre sur le pantalon et la veste avec le triangle rouge et la lettre F des politiques français. Par la suite, nous eûmes des vêtements rayés gris et bleu. Aux pieds, des sabots de bois. Notre convoi a été classé N.N. Nacht und Nebel. (Nuit et Brouillard). Nous sommes voués à

notes

- (9) F.T.P. : au cours de l'année 1941, les communistes entrés en clandestinité créent un mouvement de résistance armé ouvert au non-communistes. Il est dirigé par Charles TILLON.
- (10) S.S. : Schutzstaffel = échelon de protection. Principale force d'intervention et de police du régime hitlérien.

une extermination rapide, étant considérés comme des individus dangereux, chargés de crimes contre le Reich.

■ Le travail : STRASSENBAU 1 (le ravin de la mort)

En ce mois de juillet 1943, l'extermination des 167 N.N. français est commencée, au ravin de la mort et à la carrière de la Kartoffkeller. Aucune bête n'aurait pu survivre au traitement infligé. Totalement dépersonnalisés, les détenus de toutes nationalités, de toutes origines sociales, ethniques, politiques, religieuses, étaient fondus dans ce troupeau misérable livrés sans défense ni recours à la brutalité des Nazis et de leurs valets.

La déchéance physique entraînait inéluctablement une atteinte à notre dignité, conduisant à faire de nous des sous-hommes, des "stück" comme ils disaient. Pour survivre, il fallait beaucoup de chance, ne pas avoir de blessures infectées, une certaine foi aussi. Les croyants avaient la foi de leur religion, les autres croyaient encore au bonheur des hommes promis par leurs idéologies. Chacun selon sa sensibilité espérant que l'humanité retrouverait un jour la paix et la liberté.

■ 6 juin 1944 – les alliés débarquent à l'Ouest...

Des centaines d'avions brillent dans le ciel bleu des Vosges ce matin là, en vagues successives. Ce sont les oiseaux de la liberté. Les S.S., sidérés, en ont perdu leur voix. Avance des Alliés en France, Paris est libre. A l'Est sur le Front Russe, c'est la dérouté des Allemands ; l'étau se resserre.

■ Erzingen

Départ pour le Kommando d'Erzingen (11), dans le Wurtemberg (12), petit camp installé près d'une gare pour le déchargement de matériaux et de machines. Travail épuisant, peu de nourriture, vermine, mais après l'horrible Struthof et malgré le froid de cet hiver 1944-1945, notre existence fut plus supportable.

■ Fin mars 1945 : Allach - la liberté ou la mort ?

Avance des Alliés partout. Signes visibles de la débâcle allemande. Nous embarquons à la gare d'Erzingen. Pour quelle destination, dans quel but ? Deux jours de voyage et c'est Allach (13), près de Munich. Surpopulation et pagaille monstre. Bruits inquiétants sur ce qui nous attend ; dans cette ambiance de fin du monde, on peut tout redouter : l'extermination, le départ à pied vers l'inconnu. Pour moi ce serait la condamnation. Je ne peux plus marcher ; sanction habituelle : une balle dans la tête au bord du chemin.

Des avions alliés passent, rasant les baraques, le canon tonne. Le 28 avril les S.S. s'enfuient, les rats quittent le navire.

notes

(11) Kommando : terme allemand désignant un camp de travail dépendant d'un camp d'extermination ou de concentration.

(12) Région située dans le sud de l'Allemagne dont la capitale est Stuttgart.

(13) Allach, Kommando de Dachau.

■ Après les jours de notre mort, le plus beau jour de notre vie

30 avril, 11 heures. Quelques soldats s'avancent prudemment autour du camp. Trois petits véhicules stoppent devant l'entrée. Casques ronds, uniformes inconnus, kaki, oui, ce sont bien des soldats alliés. Ils ont le visage radieux de la liberté. Venus d'outre-Atlantique, pour rendre à l'Europe sa liberté, beaucoup de leurs camarades peuplent les cimetières de Normandie ; souvenons nous, avec reconnaissance, de nos libérateurs. Nous ne les oublierons jamais.

Effervescence chez les Français. Le général LECLERC, le héros du Tchad, est là devant nous, dans sa tenue simple de combattant, très sympathique, amical. N'oublions jamais que tous ceux, civils et militaires, qui avaient répondu à l'Appel du 18 juin du général DE GAULLE, en s'engageant dans les Forces Françaises Libres, furent les premiers Résistants.

■ Retour au pays natal. Mission accomplie

Minuit, gare de Laval, une gare détruite, des amis ont amené mes parents. Retrouvailles émouvantes. Départ pour Niort-la-Fontaine, très affaibli physiquement, ébranlé moralement, il faut maintenant se réadapter à la vie normale, essayer d'oublier.

Pour nous, rien ne sera plus comme avant. Nous avons un autre regard sur le monde. Meurtris, humiliés, nous ne supportons plus de voir humilier les autres, quels qu'ils soient.

Pourquoi, si longtemps après, encore parler de ces choses-là ? D'abord parce qu'on me l'a demandé, ensuite pour tenir le serment fait à nos camarades mourants :

« Si vous sortez vivants de cet enfer, dites au monde ce qui s'est passé ici. »

Et dire également aux jeunes, idéalistes et généreux par nature, à tous les jeunes, que la France compte sur eux pour demeurer le Pays des droits de l'homme et de la liberté. Ce que d'autres ont fait en 1940-1945, eux aussi seraient capables de le faire.

sources

Extraits avec son accord, de l'ouvrage écrit par Marcel LEROY : *Le prix de la liberté*, préfacé par Jacques CHABAN-DELMAS. Réédition mai 2000.

Mise en forme : Marcel HUPIN, Délégué 53 de la Fondation de la France Libre. Janvier 2012.



Années 2000 : Marcel LEROY, Français Libre.



... et Ottilia
devint Fran
et frondeur

■ Qua

1941, Beyrou
de sa sœur
Non, cette f
mécanicien
de la pours
Sa sœur qu
confrontait t
La vie était c
Beyrouth po

1941, Ottilia
Allemagne c
par les Nazis
cette chasse
personnalité
rang - comm
Nazis. Une e
place, établi
rechercher "
des (de ses)
qui s'est tran
preuve lui é
n'échappe p
à une dizain
dans une fab

notes

Dans le texte

- (1) Le 12 m
- (2) Ahnenpa
méthode
les asce
- (3) Au nord
ouest d'



Mais c'était pour la France !

FFL : Négib BADER...

... et Otilia STRELE, ou la brève histoire d'un garçon du Liban qui, pour la France, devint Français Libre puis épousa à Paris une belle Autrichienne à l'esprit libre et frondeur !

■ Quand on est jeune et que l'on a un idéal...

1941, Beyrouth au Liban, un solide garçon fort bien bâti pour son âge quitte la maison de sa sœur chez qui il vit. Mais ce matin là, Négib ne prend pas le chemin de son travail. Non, cette fois ci et d'un pas décidé, il prend le large ! Il a pourtant un solide métier : mécanicien auto, et on l'apprécie beaucoup au garage. Cette activité, il l'exerce en sus de la poursuite de ses études car, ayant quitté ses parents, il doit subvenir à ses besoins. Sa sœur qu'il chérit avait accueilli chez elle ce jeune homme très indépendant qui se confrontait trop souvent à son père, un homme très droit mais un peu trop "rugueux". La vie était donc belle, le pays magnifique et pourtant Négib BADER quittait tout, objectif Beyrouth pour s'engager dans la France Libre !

1941, Otilia STRELE, jeune Autrichienne de 21 ans née à Innsbrück, est envoyée en Allemagne dans un camp de travail. « *Je n'acceptais pas l'annexion (1) de mon pays par les Nazis, ces soldats en si bel uniforme qui défilaient et fascinaient tant les garçons, cette chasse aux Juifs !* ». Son caractère entier et libre penseur, soutenu par une forte personnalité, ont fini par la faire passer pour une forte tête. « *Je ne rentrais pas dans le rang - comme ils disaient.* » De plus le nom de sa mère, HOFBAÜER, intrigue les autorités Nazis. Une enquête généalogique, effectuée par l'administration nazie nouvellement en place, établit son "Passeport des Ancêtres". Cette enquête remonte jusqu'en 1840 pour rechercher "la preuve de (son) l'ascendance allemande" qui "s'étend sur la succession des (de ses) ancêtres de génération en génération, en montrant ainsi le chemin du sang qui s'est transmis au cours des siècles jusqu'aux descendants les plus jeunes." (2) Cette preuve lui évite la déportation. Mais Otilia, cataloguée comme ayant "mauvais esprit", n'échappe pas au travail obligatoire et se retrouve internée dans un camp, en Basse-Saxe, à une dizaine de kilomètres de Diepholz (3). Elle y restera près de quatre ans, "ouvrière" dans une fabrique de munitions située entre les villages de Wetschen et Rehden.

notes

Dans le texte ci-dessus, l'orthographe de certains noms propres est parfois incertaine.

- (1) Le 12 mars 1938 annexion (Anschluss) de l'Autriche par HITLER.
- (2) Ahnenpas (Passeport des Ancêtres) d'Otilia STRELE. Extrait des textes introductifs et méthodologiques. Ce document et sa procédure furent établis par les Nazis pour rechercher les ascendances juives des résidents du Reich.
- (3) Au nord de l'Allemagne, Diepholz est à 50 km au sud-ouest de Bremen et 100 km au nord-ouest d'Hannover.

1941, le poids de la guerre, qui avait éclaté en Europe avec l'invasion de la Pologne en septembre 39, s'est déplacé sur les rives de la Méditerranée orientale. Là, dès l'annonce de l'armistice de 40, des hommes et des femmes refusent la défaite, entrent en Résistance et commencent à écrire ce qui sera parmi les plus belles pages de l'Histoire de France : l'épopée de la France Libre. Après la 1^{ère} Campagne de Libye contre les Italiens, l'arrivée de ROMMEL et de l'Afrika Korps oblige les alliés à se replier. L'Égypte et le Canal de Suez sont sous le feu de l'ennemi et pris en tenaille, tant par l'ouest qu'au nord et au sud. Car deux nouveaux fronts se développent : au Sud Soudan contre les italiens puis au Levant. Avant d'être engagées, les Forces Françaises Libres disponibles en Basse Égypte, dont le 1^{er} Bataillon d'Infanterie de Marine (4), sont regroupées sur décision du général DE GAULLE qui crée la 1^{ère} DFL. (5)

La Campagne du Levant (6), menée par les britanniques et la 1^{ère} DFL, voit s'affronter lors de batailles fratricides les troupes farouchement restées aux ordres de Vichy et les Français Libres. Les Alliés sont victorieux et début juillet des FFL s'installent à Beyrouth. C'est là que Négib, qui n'a pas encore dix-sept ans, venu s'enrôler en mentant sur son âge, est inscrit sur le registre des nouveaux combattants de la France Libre. C'était le 18 août 1941. Quelques semaines plus tard, il est transporté par camions avec les nouveaux engagés (7) au camp d'El Daba, près d'Alexandrie. C'est aussi dans cette base d'entraînement militaire anglaise qu'est envoyée, début janvier 42, la 1^{ère} DFL et son 1^{er} BIM où se trouve Pierre HUPIN, jeune vétéran "Free French" de juin 1940. Aussitôt commence, aux côtés de la 8^{ème} Armée britannique, la deuxième Campagne de Libye avec, dès février 42, l'engagement, pour la 1^{ère} DFL, de la bataille de Bir-Hakeim. Pendant la 3^{ème} Campagne de Libye, alors que Pierre HUPIN est, avec son groupe de transmission, sur le front où il tire des lignes téléphoniques entre les différentes unités de sa division au milieu des champs de mines et sous les bombardements, Négib BADER qui suit la Division dans ses combats et ses avancées a, avec son équipe du Train, la dure tâche de venir réparer les véhicules tombés en panne ou de les remplacer s'ils sont trop endommagés. Ces allers et venues se faisant à travers les mêmes dangers.

Et la peur ? « *Nous n'avions pas peur mais il m'est souvent arrivé d'avoir de belles frousses. Ainsi quand nous entendions grandir le bruit des moteurs des avions qui venaient nous bombarder en rase-mottes, nous nous jetions à plat ventre sous le véhicule le plus proche, notre seule protection. Et là sous les bombes, oui j'ai eu la frousse. L'alerte passée, nous ressortions couverts de sable et de poussière, à moitié sourds et si heureux d'être en vie. Ce qui, trop souvent malheureusement, n'était pas le cas de tout le monde !* »

notes

- (4) À l'annonce de l'Armistice en juin 1940, une minorité des soldats de l'armée française du Levant décident de continuer le combat et de rallier l'armée britannique. Ils entrent en dissidence dès juin 40 et rejoignent les Britanniques en Égypte où ils forment le "1^{er} Bataillon d'Infanterie de Marine".
- (5) La 1^{ère} Division Française Libre est officiellement créée en 1943 mais tous les Français Libres qui s'engagèrent dans les Unités qui, regroupées, la constituèrent, en utilisent la dénomination pour toute la période 1940-1945.
- (6) Campagne de Syrie et du Liban : juin - juillet 1941.
- (7) Après la Campagne de Syrie, en sus des engagés de Pays du Levant, moins de 4 000 ralliements à la France Libre dont : 973 Français, 1 031 légionnaires, 2 064 Africains. Les non ralliés : 25 000 militaires et 17 000 civils s'embarquent pour la Métropole, sur les bateaux envoyés par Vichy.

Des souvenirs ? « *Oh oui, plein ! En fait on avait plus d'essence que d'eau ! La soif dans ce désert de cailloux nous faisait, à la pointe du jour, recueillir la rosée sur les capots des moteurs et préférer l'eau des radiateurs à celle vraiment trop saumâtre des citernes. Et puis surtout, cette traversée pendant dix jours de "la vallée des mouches". Dans ce four, dès qu'on ouvrait une gourde ou une ration, des dizaines de mouches sorties de nulle part couvraient la main qui tenait le goulot ou celle qui ouvrait la boîte de corned-beef, d'un essaim noir, grouillant et bourdonnant. On se prémunissait derrière des voiles de moustiquaires. »*

A la fin de la troisième Campagne de Libye, Néjib obtient une permission d'un mois pour revoir sa famille au Liban. A son retour, il retrouve son unité au repos. Immédiatement, l'inaction lui pèse. Il se rend au service des placements où Pierre HUPIN est momentanément affecté et lui obtient un poste de chauffeur au Quartier Général. Là, il se lie avec le Lieutenant BEAUVAIS. Bientôt il est transféré au transport de matériel militaire d'Égypte vers l'Algérie. Ces convois de camions vont, parcourant des milliers de kilomètres, traverser dans des conditions extrêmes et souvent la nuit, la Lybie et la Tunisie pour relier le Caire à Alger. Les accidents sont inévitables. Néjib BADER est blessé à deux reprises, la deuxième fois gravement. Finalement, après un long séjour à l'hôpital de Tunis, il se rétablit et réintègre son unité.

■ Les choix qui orientent le Destin

1944, Ottilia se souvient : « *Presque toutes les nuits, le ciel s'emplissait du grondement des moteurs des centaines de bombardiers en route vers le cœur de l'Allemagne nazie. Certains matins, chacun levait la tête quand très haut dans le ciel, s'échelonnait sur des kilomètres le retour des forteresses volantes. Elles étaient toujours en formation mais laissant paraître des trous, marque des pertes subies pendant leur mission. »* Vous aviez peur ? « - *Oui bien sûr, nous étions une cible éminemment stratégique. Imaginez notre camp sous les bombes ! Nous aurions tous disparu dans un gigantesque feu d'artifice. Dans le camp, les rumeurs se précisent : les Alliés ont débarqué et seraient aux portes du Rhin. Ces nouvelles ravivaient notre désir de s'échapper. Mais comment ? Le camp clôturé de hauts barbelés était gardé par des soldats, la plupart âgés mais impitoyables. »* La peur était permanente ? « - *Non, mais elle était insidieuse, comme tapie, prête à vous sauter à la gorge. »*

Un matin, l'un des rares jeunes soldats, parmi ceux qui assuraient la surveillance du camp, vient trouver Ottilia et lui souffle : « *Si tu acceptes de te marier avec moi, nous serons libres. »* Elle répond : « *Oui, mais on est bien d'accord ? C'est un mariage blanc ! »* Et les voilà tout les deux se rendant chez le commandant du camp. Ils lui présentent leur intention de se marier, il les écoute, leur demande où aura lieu le mariage. « *Innsbrück* » répond Ottilia. Il prend alors un formulaire qu'il remplit, signe et tend au futur marié. Moins d'une heure après, tous deux sortent du camp... Libres ! C'est incroyable et incompréhensible ! « - *Mais non, j'ai appris et il ne faut pas l'oublier, que ce qui caractérise les dictatures c'est : l'Horreur, l'Organisation et... la Bêtise. Ainsi les Nazis étaient tout aussi capables d'interner pendant des années, que de libérer soudainement, la même personne. Il suffisait que se soit écrit dans un règlement et tout le monde obéissait. C'était terrifiant ! »* Pour Ottilia, c'est la liberté au milieu du chaos dans un Reich en ruine. Après plus de trois ans dans un camp de travail obligatoire, l'impensable s'était produit.

Mars 44, livrés à eux mêmes, Ottilia et son "futur" vont traverser du nord au sud un Reich en fin de règne dont les armées refluent dans toute l'Europe, qui a perdu la maîtrise du

ciel et où tout se détraque. Ils réussissent à rejoindre Hannover en train. La ville sort d'un bombardement, ses voies ferrées vers le sud ont été détruites. Alors qu'ils marchent, désarmés, ils atteignent un canal. Une barque transportant des soldats passe près d'eux. La conversation s'engage avec ces militaires qui paraissent bien jeunes sous leur uniforme. L'un des rameurs lui répond qu'ils descendent ainsi jusqu'à la prochaine gare et que, oui, ils veulent bien les y emmener. De là ils parviennent en train jusqu'à Augsburg. C'est le soir, la ville n'est plus que ruines, elle vient de subir un nouveau bombardement. De nombreux habitants quittent à pied cette cité devenue un enfer. Ottilia et son compagnon se joignent à la longue file hétéroclite où des soldats se mêlent aux civils, tous fuyant vers le sud. « *C'était hallucinant, » se souvient Ottilia, « personne ne parlait dans cette colonne qui courait dans la nuit. Oui, nous avons couru toute la nuit ! Et quand nous sommes arrivés je n'avais plus de chaussures, je les avais usées. »* Au petit matin, dans la petite gare qu'ils viennent d'atteindre, un train est en partance. Après un long périple, c'est Innsbrück enfin ! Là, pour rester en règle, ils se marient puis, comme convenu, ils se séparent. Il s'appelait Ladislaus ZIMA. « *En fait, il n'était pas allemand mais polonais, enrôlé sous l'uniforme nazi ! Il n'avait qu'un rêve, fuir l'Allemagne et revoir sa Pologne. »*

Avril 44, la 1^{ère} DFL, après s'être réorganisée, entraînée et réarmée, rejoint en Italie les Alliés. Puis c'est le Débarquement de Provence, la remontée de la vallée du Rhône et les Vosges. Pendant cette période, Négib côtoie et travaille souvent avec des Américains. La profusion de leur matériel l'impressionne. Un souvenir marquant ? « *Oui, la rencontre en cet automne glacial, pluvieux et boueux, d'un aspirant nouvellement arrivé. (8)* » Celui-ci le toise et laisse tomber : « *Toi, t'as un drôle de nom pour un Français. »* Piqué à vif, Négib répond : « *- Moi, je suis Français Libre !* » « *- Ah bon ? Et tu viens d'où ?* » Là, c'en est trop, la colère lui monte au nez et il est à deux doigts de lui casser la figure. Mais c'est un supérieur et Négib se retient. Néanmoins, les poings sur les hanches, il lui envoie : « *- Et toi ? Tu étais où quand je me battais pour la France ?* » Puis, tournant aussitôt les talons, il va trouver son officier supérieur, se met au garde-à-vous et lance d'un trait : « *- Mon Capitaine, il y a là un nouvel aspirant qui doit être un ancien Vichyste, en tout cas ou c'est lui ou c'est moi qui pars car je ne lui obéirai jamais !* »

Le Capitaine BRUN, un vétéran de la France Libre qui n'apprécie pas non plus certains de ces ralliés de la dernière heure, lui répond de ne pas s'en faire, pour lui ce type de personnage ne tient jamais le coup bien longtemps. Effectivement, Négib BADER ne se retrouva jamais plus devant son interlocuteur d'un jour. Après l'hiver blanc de 44/45, la terrible campagne d'Alsace et la Victoire, Négib, qui veut retourner au Liban et retrouver les siens, est en voie d'être démobilisé.

■ Et quand deux de ces destins se croisent...

1945, reddition sans condition et capitulation de l'Allemagne nazie ; Négib BADER demande sa démobilisation. Voilà quatre ans qu'il se bat pour la France et la liberté. Cette guerre, sa guerre de Français Libre, il l'a faite dans la Compagnie 651 puis dans la 652 du Train où ses compétences de mécanicien le font affecter à l'entretien et à la réparation des véhicules de la 1^{ère} D.F.L. La victoire étant acquise, il estime son devoir

notes

(8) La scène se déroule en Haute-Saône, alors que la 1^{ère} DFL a atteint la ville de Lure.

accompli et veut maintenant rentrer chez lui. Toujours sous l'uniforme et au sein d'un groupe de compagnons qui eux aussi veulent rejoindre le Moyen Orient, il descend vers le sud, arrive à Marseille où il attend avec impatience le prochain navire en partance pour Beyrouth. Pour Négib BADER, les journées sont longues. Pendant ces années de guerre il n'a eu qu'une seule permission d'un mois, temps nécessaire pour rejoindre le Liban. Le soir, sur la Corniche, accoudé au parapet face à la Méditerranée, il revoit ces lointaines retrouvailles après un difficile périple dans un camion qui ne dépasse pas les 45 km/h et tombe souvent en panne. « *Heureusement que j'étais mécanicien, sinon je ne sais pas quand nous serions arrivés.* » Puis il fixe de ses yeux clairs l'horizon. Là bas, plus loin, l'attendent sa famille, ses amis et un si beau pays !

A-t-il mal noté la date ou l'heure ? Le navire a-t-il appareillé plus tôt ? Tout est possible à cette époque où règne la plus grande confusion. Reste que lorsqu'il se présente sur le quai, celui-ci est vide ! Négib se renseigne fébrilement, on ne lui répond pas toujours ou pas toujours la même chose. Une chose est sûre, il y a quelques heures ou la veille, son bateau est déjà parti. Après un moment de stupeur une certitude finit par s'imposer : « *c'était un signe du Destin.* »

En même temps qu'il quitte le port pour la caserne, Négib BADER change ses projets. Il est en France et il aime ce pays qui, pour lui, est unique entre tous. Il se sent en pleine forme, maîtrise parfaitement un beau métier, parle plusieurs langues et dispose d'une solide expérience de la vie. Et puis à Clerval, dans le Doubs, ne lui a-t-on pas remis une carte d'identité ? Négib BADER, déjà Français Libre, est maintenant Français. Un autre avenir s'offre à lui. Sans plus hésiter il se dirige vers la gare St-Charles et monte dans un train. Il sera officiellement démobilisé en Alsace, à Altkirch.

De là il rejoint Paris. Dans les services installés à l'École Militaire, il reçoit un bon petit pécule. Fier et heureux, il prend pendant quelques jours du bon temps. « *Je crois qu'on ne peut pas s'imaginer ce que furent ces moments d'après la Libération pour un jeune homme comme moi, vainqueur pour la France, après quatre ans de guerre.* » Une fois l'euphorie passée, Négib se reprend vite et cherche du travail. Il se rend au Bureau d'accueil des Français Libres installé au rond point des Champs Élysées (9). Là, il retrouve la fraternelle ambiance de la Division. Il y est conseillé, on lui donne des adresses. Très vite, il trouve un bon travail et de quoi se loger, mais que de démarches et de papiers ! A l'hôtel de ville, l'un des fonctionnaires en place lui demande ses papiers. Serein, il lui tend sa carte toute neuve. « *Ça ! Ça ne vaut rien.* » Négib, éberlué, proteste. Rien n'y fait, le fonctionnaire l'ignore et ne lui rend même pas sa carte d'identité française aux couleurs de la France Libre. Furieux mais impuissant, Négib retourne au centre d'accueil. Il finit par trouver l'un de ses anciens supérieurs, le commandant PAQUIET, et lui explique ce qui vient d'arriver. L'officier secoue la tête de colère, remplit une attestation, la lui remet et lui dit : « *Voilà et la prochaine fois que tu as un problème, dis que c'est moi qui ai fait ces papiers et que c'est à moi qu'ils auront à faire !* »

Négib se représente devant le même fonctionnaire, lui tend sa nouvelle carte et lui demande s'il se souvient. « *C'est bon, c'est bon, on a compris.* » Aussitôt Négib BADER

notes

- (9) Monsieur BADER a dû se rendre au 27 rue Jean Goujon, poste de commandement du général DE LARMINAT, car l'accueil des Français Libres ne s'installe au 12 rond-point des Champs Élysées qu'à partir du 6 décembre 1945.

obtient les documents dont il avait besoin. BADER ? C'est un nom anglais adopté lors de l'engagement ? « *Non, c'est mon prénom que j'ai changé. En réalité je m'appelais Élie. Mais pour que mes parents ne me retrouvent pas et parce que je mentais sur mon âge, c'est bien le prénom qu'il convenait de changer, car BADER était un nom très répandu au Liban.* »

1945. La guerre a pris fin. L'Autriche est occupée par les différentes troupes Alliées. Mais Otilia n'aspire plus qu'à quitter l'Autriche où elle n'a plus ni patrie, ni famille, ni espoir. Elle se rend au Bureau du Travail où un contrat de femme de ménage... à Paris, lui est proposé. La France, ce pays est pour elle celui de la Liberté, de l'Élégance, des Arts et des Idées. Comme on saisit sa chance, elle part, la tête pleine de rêves secrets.

Négib se retrouve lui aussi à Paris où il a facilement trouvé un travail et puis, le hasard ? La chance ? « *- Non, le Destin !* » rétorque Négib. Son chemin croise celui d'Otilia. Alors ? Alors, comme le chanta GABIN qui était aussi un Français Libre, « *il faisait très beau !* » Otilia sourit. Un silence feutré s'installe. Un mot revient : Destin, et quels Destins ! Bientôt, ce mot n'est plus seul ; s'y ajoutent : l'amour de la Liberté et de la vie, une certaine Idée de la France servie par des convictions, du courage, un engagement. Tout cela perlé de peurs, de rires et au bout du compte, une modestie étonnée. Mais enfin qu'est-ce qui vous a poussés à vous engager, à risquer votre vie et ce pendant près de quatre ans ? Car au fond vous n'étiez pas directement concernés ? La surprise qui se lit sur le visage tant de Négib que d'Otilia rend aussitôt la question incongrue. Et Négib de répondre : « *Pas concerné ? Mais, c'était pour la France !* »

sources

Mise en forme des dires de Monsieur Négib et Madame Odile BADER, née Otilia STRELE, par Marcel HUPIN, Délégué (53) de la Fondation de la France Libre. Mars 2011.



1941, Beyrouth (Liban) : Négib BADER vient de s'engager dans les F. F. L.



Après plusieurs campagnes au sein des Forces Françaises Libres.

Négib BADER et Ottília STRELE



Négib BADER au volant de sa dépanneuse de chars avec des FFL et des Américains.



Ottilia STRELE au camp de travail forcé en Basse Saxe, fabrique d'obus et de munitions.



Entourée de ses compagnes de captivité : des Prussiennes, des Ukrainiennes et des Autrichiennes. Ottilia STRELE deuxième à partir de la droite.



Madame et Monsieur BADER à Paris peu après leur mariage.
Comme le disait GABIN, lui aussi Français Libre : « Il faisait très beau ! »

Chronologie

de l'épopée de la France Libre

La Seconde Guerre mondiale, origine et contexte

orsque la France est envahie en 1940, les conflits militaires ont déjà atteint l'Asie puis l'Europe et l'Afrique.

Ces guerres trouvent leurs origines dans la Première Guerre mondiale et la période de l'entre-deux guerres. Là naissent et s'accroissent des mutations et des crises démographiques, financières, économiques, sociales, morales et politiques propices à l'installation de dictatures qui instaurent des régimes de terreur. Parallèlement, les mentalités ont changé, l'équilibre géostratégique mondial bouge. De nouvelles grandes puissances, dont certaines sont mal appréhendées, émergent.

L'Europe d'après 1918 est redessinée lors de traités irréalistes ou humiliants et qui, de ce fait, sont porteurs de conflits que les nouvelles institutions internationales se révéleront incapables de gérer.

Ces guerres sont expansionnistes et totales. Elles sont exaltées et mises en œuvre au nom d'idéologies avec lesquelles les démocraties ont cru pouvoir transiger.

L'analyse de FOCH, DE GAULLE ET CHURCHILL :

« Quand le maréchal FOCH apprit la signature du traité de paix de Versailles, il déclara avec une prescience singulière : "Ce n'est pas une paix. C'est un armistice de vingt ans." » (Winston CHURCHILL, *Mémoires de guerre*, 1919-1941)

« C'est pourquoi nous combattons pour que cette guerre de trente ans, déchaînée en 1914 par l'agression allemande, soit terminée et sanctionnée de telle manière que la France en sorte intacte dans tout ce qui lui appartient, créditée de tout ce qu'elle a perdu et garantie dans sa sécurité. » (Charles DE GAULLE, discours de l'Albert Hall, Londres, 11 novembre 1941)

sources

Elles reposent sur les chronologies disponibles auprès de la Fondation de la France Libre et celle retrouvée dans les archives de l'association locale des vétérans et amis de la France Libre. A ces guides s'ajoutent les notes de lecture d'ouvrages sur cette période et sur la France Libre dont certains comportent aussi une chronologie. Le tout est enrichi par les récits et les conversations entre anciens Français Libres.

Marcel HUPIN, Délégué (53) de la Fondation de la France Libre. Mars 2011.

■ 1938

HITLER annexe l'Autriche (*Anschluss*). 30 septembre, les démocraties acceptent le démembrement de la Tchécoslovaquie et continuent de céder avec l'illusion d'une paix ainsi acquise par les accords de Munich entre l'Allemagne nazie, l'Italie fasciste, la France et le Royaume Uni.

■ 1939

Pacte germano-soviétique de non-agression. 1^{er} septembre, Hitler envahit la Pologne. 3 septembre, la France et le Royaume Uni déclarent la guerre à l'Allemagne. Début de la Bataille de l'Atlantique. 17 septembre, l'URSS occupe la Pologne orientale et le 30 novembre elle envahit la Finlande.

■ 1940

Janvier, en France, la « Drôle de Guerre » se poursuit.

28 mars, les gouvernements français et britannique signent un accord excluant toute paix séparée.

9 avril, HITLER envahit le Danemark et la Norvège et, le 10 mai, la Belgique, les Pays-Bas et le Luxembourg. Le 12 mai, c'est la Trouée de Sedan par la Wehrmacht, le début de la débâcle de l'armée française et de l'exode de la population civile.

16 mai, Paul REYNAUD, président du conseil, appelle dans son gouvernement PÉTAİN et WEYGAND.

6 juin, le général DE GAULLE devient Sous-secrétaire d'État. Il est envoyé en mission à Londres et rencontre CHURCHILL.

13 juin, ultimatum du Japon au gouverneur de l'Indochine française.

14 juin, le gouvernement de PÉTAİN s'est replié sur Bordeaux. Paris déclarée "ville ouverte" est occupée par les Allemands. L'URSS annexe les Pays Baltes.

17 juin, PÉTAİN, rompant unilatéralement le traité d'alliance avec le Royaume Uni, demande les conditions d'un armistice à HITLER et l'annonce dans un discours radiodiffusé.

18 juin, Appel du Général DE GAULLE de Londres à la BBC.

De France et de tous les points du monde, des Français, des Françaises et aussi des étrangers, ayant entendu le discours de PÉTAİN et, plus rarement, l'Appel du général DE GAULLE, décident en prenant tous les risques, de continuer la lutte. Ils cherchent à rejoindre l'Angleterre ou des territoires contrôlés par les Britanniques et adhèrent à la France Libre. Tous ne réussiront pas, certains y trouvent la mort, d'autres se retrouvent dans les geôles espagnoles de FRANCO. De plus les frontières, gardées par l'Occupant, deviennent presque infranchissables.

Nombreux sont ceux qui vont résister sur le sol de France où la situation est complexe et la propagande intense.

22 juin, répondant à la demande de DE GAULLE, des Comités France Libre se créent en Egypte, à Londres, aux États-Unis, au Mexique, au Chili, en Colombie, en Argentine, au Venezuela, au Brésil... Des Français résidant hors de France et leurs amis étrangers, révoltés par la politique menée par PÉTAİN, adhèrent à ces Comités, s'opposent à l'action des ambassadeurs vichystes, accueillent les Français Libres et recueillent des fonds.

22 juin, signature de l'armistice aux conditions imposées par HITLER. 25 juin, cessez-le-feu. PÉTAİN et son gouvernement, qui ont quitté bordeaux, s'installent à Vichy.

28 juin, le Royaume Uni reconnaît le général DE GAULLE comme chef de tous les Français Libres.

1^{er} juillet, début de la "Bataille d'Angleterre" ; des pilotes Français Libres y participent. D'autres Français Libres effectuent des missions de guerre, terrestres, sous-marines ou de bombardements. André DEWARIN (Passy) est nommé chef des Services Secrets de la France Libre.

2 juillet, sanglant combat naval entre une escadre anglaise et une escadre vichyste retranchée dans le port de Mers El-Kébir en Algérie.

10 juillet, PÉTAİN se fait attribuer les pleins pouvoirs. Il institue un régime autoritaire qui bafoue la République, la Démocratie et les Droits de l'Homme. Ce régime n'est reconnu ni par les Français Libres ni, a fortiori, par DE GAULLE.

20 juillet, les soldats français sécessionnistes du Levant et de Chypre rejoignent l'Égypte et forment au camp de Moascar, près d'Ismaïlia, le 1^{er} Bataillon d'Infanterie de Marine (1^{er} BIM). Ils sont rééquipés et réarmés par les Anglais.

Juillet, les Nouvelles Hébrides, le Tchad (EBOUE), le Cameroun (LECLERC), le Congo (LARMINAT) et l'Oubangui rallient la France Libre.

7 août, signature par DE GAULLE et CHURCHILL de l'accord bilatéral préparé et négocié par René CASSIN.

Septembre, les territoires français d'Océanie, de l'Inde, et de la Nouvelle Calédonie rallient la France Libre.

5 septembre, début de l'émission à la BBC « *les Français parlent aux Français* »

22 septembre, le gouverneur vichyste d'Indochine signe un accord avec l'envahisseur Japonais. Naissance d'une Résistance communiste (HỒ CHI MINH) et d'une Résistance Française Libre (François-Xavier ORTOLI en Indochine et Pierre BOULLE à Singapour).

Le 1^{er} BIM, incorporé à l'armée anglaise, monte au front à la frontière égypto-libyenne où l'Italie fasciste a massé une armée pour conquérir l'Égypte.

23 septembre, CHURCHILL déclare « ...les termes de l'armistice signé en violation des accords... placent le gouvernement de Bordeaux dans un assujettissement complet à l'ennemi et le privent de toute liberté et de tout droit de représenter de libres citoyens Français. En conséquence le gouvernement de Sa Majesté ne peut considérer le gouvernement de Bordeaux comme celui d'un pays indépendant. »

Dakar, échec de l'expédition à laquelle participait DE GAULLE afin de rallier le Sénégal à la France Libre et doter les Alliés d'un port stratégique.

3 octobre, PÉTAİN édicte le Statut des Juifs en France, anticipant une collaboration ouverte avec les Nazis...

27 octobre, DE GAULLE à Brazzaville : «...l'organisme sis à Vichy... est constitutionnel... ». Création du Conseil de Défense de l'Empire.

16 novembre, DE GAULLE : «... Tout Français, et notamment tout Français libre, est dégagé de tout devoir envers le pseudo-gouvernement de Vichy, issu d'une parodie d'Assemblée nationale, faisant fi des droits de l'Homme et du citoyen et du droit de libre disposition du peuple... Nous accomplirons cette mission dans le respect des institutions de la France... rendrons compte de tous nos actes aux représentants de la Nation Française dès que celle-ci aura la possibilité d'en désigner librement...»
"Déclaration organique de la France Libre" sur la base de la législation antérieure à la prise du pouvoir par PÉTAİN.

9 décembre, le 1^{er} BIM participe à la contre-attaque britannique contre les Italiens et à la prise de Sidi-Barrani en Libye.

Conclusion : Naissance d'un refus de la défaite, du déshonneur et du totalitarisme, incarné par DE GAULLE, chef des Français Libres.

1941

19 janvier, début de l'offensive anglaise contre les positions italiennes en Éthiopie en Érythrée et en Somalie qui sont une menace de deuxième front en Égypte et de blocage du Canal de Suez. Les Forces Françaises Libres parties du Tchad et du Cameroun - Colonne LECLERC, Bataillon de GARBAY et celui de MONTCLAR y prennent part et remportent des victoires décisives.

22 janvier, les Britanniques, le 1^{er} BIM et les FAFL enlèvent Bardia et Tobrouk. Les Italiens en déroute ont reculé sur 800 km.

12 février, l'Afrika-Korps débarque en Libye. ROMMEL bouscule les Britanniques et menace l'Égypte.

14 février, les FFL de GARBAY et MONCLAR s'emparent de Kub-Kub en Éthiopie.

Mars, les Forces Aériennes Françaises Libres se battent en Libye, en Éthiopie, en Grande Bretagne et dans le ciel de France.

1^{er} mars, la Colonne LECLERC s'empare de l'oasis italienne de Koufra en Libye et fait le serment de combattre jusqu'à la libération de Strasbourg.

14 mars, DE GAULLE effectue un voyage de cinq mois en Afrique et au Moyen Orient.

19 mars, la France Libre et l'Angleterre signent un accord financier. L'emprunt contracté par DE GAULLE sera intégralement remboursé après la Libération.

27 mars, les FFL s'emparent de Keren en Éthiopie.

5 mai, à Nouméa, 300 Calédoniens et 300 Tahitiens forment le Bataillon du Pacifique qui rejoindra l'Égypte.

8 juin, intervention des Britanniques et de Forces Françaises Libres au Levant (Liban et Syrie), contre l'armée de DENTZ qui, forte de 35 000 hommes, est restée vichyste et accueille des Allemands sur leurs bases aériennes et leur livre des armes et du matériel militaire à destination de la révolte en Irak contre les Anglais.

22 juin, l'Allemagne nazie envahit l'URSS. La Résistance intérieure française va bénéficier pleinement du renfort des organisations communistes.

20 septembre, DE GAULLE crée le "Comité National Français" qui aura "le caractère d'un Gouvernement de fait".

28 septembre, l'URSS reconnaît DE GAULLE comme "chef de tous les Français Libres".

15 novembre, DE GAULLE à l'Albert Hall de Londres rappelle ce qu'est la France Libre et son action : « ... Cette question, il y a dix-sept mois demain qu'elle a été posée et résolue. Nous sommes des Français de toutes conditions, de toutes opinions, qui avons décidé de nous unir dans la lutte pour notre Pays » « Notre politique consiste à faire la guerre, c'est à dire à donner la plus grande extension et la plus grande puissance possible à l'effort français dans le conflit... » « Trois devises qui sont celles des Français Libres : ... Honneur et Patrie... Liberté, Égalité, Fraternité... Libération... »

25 novembre, à l'université d'Oxford, DE GAULLE en homme de culture visionnaire, célèbre l'union franco-britannique : « ... commandée par un devoir commun à nos deux vieilles et grandes nations, je veux dire par le salut de notre civilisation. » « Mais cette civilisation, qui tend essentiellement à la liberté et au développement de l'individu, est aux prises avec un mouvement diamétralement opposé qui ne reconnaît de droit qu'à la collectivité raciale ou nationale... » « Depuis des siècles, la France et l'Angleterre sont les foyers et les champions de la liberté des hommes. La liberté périra si ces foyers ne se conjuguent et si ces champions ne s'unissent. »

8 décembre, les États-Unis entrent en guerre le lendemain de l'attaque japonaise sur Pearl Harbour.

31 décembre, Jean MOULIN, parachuté en France, représente DE GAULLE avec pour mission d'unifier la Résistance.

Bilan : mise en place et en œuvre d'une reconquête politico-militaire avec la Résistance extérieure puis la Résistance intérieure.

1942

1^{er} mars, la Colonne LECLERC détruit les postes italiens du Fezzan.

1^{er} juin, 1^{ère} promotion des Cadets de la France Libre.

11 juin, à Bir-Hakeim en Libye, après 14 jours de combats, les FFL, commandés par KOENIG, réussissent une sortie en force et rejoignent les Anglais. Cette résistance victorieuse a permis aux Britanniques d'organiser leurs défenses à El-Alamein, de recevoir des renforts et du matériel et aura fait perdre un temps précieux à ROMMEL.

Alors que la situation reste critique sur tous les Fronts, l'impact de Bir-Hakeim est aussi politique, tant pour les Français Libres que vis à vis de leurs Alliés, et tant sur l'opinion française que sur la Résistance intérieure. CHURCHILL : « *Magnifique conduite des troupes françaises à Bir-Hakeim, c'est l'un des plus beaux faits d'armes de cette guerre.* »

1^{er} juillet, création d'un comité d'experts pour organiser l'administration de la France une fois libérée.

13 juillet, la "France Combattante" associant la Résistance extérieure et la Résistance intérieure est créée et reconnue par les Alliés. Mais le titre de "Français Libres" est acquis pour les combattants, les unités et les réseaux de la 1^{ère} heure dont les plus emblématiques sont la Colonne LECLERC qui constituera la 2^{ème} DB le 24 août 43 et la 1^{ère} Division Française Libre et son 1^{er} BIM qui, après Bir Hakeim, deviendra le BIMP.

3 septembre, signature d'un accord entre la "France Combattante" et les Alliés. Mais ROOSEVELT reste méfiant à l'égard de DE GAULLE.

23 octobre, des Forces Françaises Libres sont engagées aux côtés des Britanniques dans la bataille d'El-Alamein. ROMMEL subit de lourdes pertes et, vaincu, se retire sur la Tunisie.

8 Novembre, débarquement anglo-américain en Afrique du Nord. Les Français sont tenus à l'écart. L'Amiral DARLAN prend le pouvoir à Alger au nom de PÉTAIN avec l'appui de ROOSEVELT.

24 décembre, assassinat de DARLAN. Les autorités vichystes locales sont remplacées par GIRAUD commandant en chef civil et militaire de l'Afrique du Nord.

5 décembre, un groupe de chasse des Forces Aériennes Françaises Libres est envoyé par DE GAULLE en URSS. Équipé de Yak Russes, il s'illustrera sous le nom de Normandie-Niemen, qui deviendra Normandie-Niemen.

premières grandes victoires des Alliés et des Forces Françaises Libres. La France Combattante reconnue, son statut d'Allié va de fait.



e

■ 1943

16 mars, la population guyanaise renverse son gouverneur vichyste et rallie DE GAULLE. Malgré cela, un délégué de GIRAUD, avec l'appui des Américains, prend le gouvernement de ce territoire.

15 mai, création du Conseil National de la Résistance (CNR), présidé par Jean MOULIN, représentant du général DE GAULLE en France.

30 mai, DE GAULLE et le Comité Français de Libération nationale (CFLN) quittent Londres et s'installent à Alger. Le CFLN est coprésidé par DE GAULLE et GIRAUD. Les Américains soutiennent GIRAUD.

10 juin, des unités de Français Libres sont refoulées hors de Tunisie, en Libye, car jugées indésirables par l'ancienne armée vichyste d'Afrique du Nord soutenue par les Américains.

19 juin, DE GAULLE s'impose lors de sa rencontre avec EISENHOWER et refuse que GIRAUD soit seul à traiter des affaires militaires.

21 juin, Jean MOULIN est arrêté par la Gestapo.

3 juillet, la Martinique se rallie à DE GAULLE.

14 juillet, DE GAULLE déclare à Alger : « *Notre peuple est uni pour la guerre, mais il l'est d'avance aussi pour la rénovation nationale.* »

Juillet, sauf l'Indochine tenue par les Japonais, tout l'Empire a rejoint la "France Combattante".

Septembre, le Comité Français de Libération Nationale (CFNL) est reconnu par les grandes puissances alliées « *comme le représentant des intérêts gouvernementaux de la République Française.* » Création d'une Assemblée consultative provisoire rassemblant les représentations de ceux qui luttent pour la Libération de la France : Résistance extérieure, Résistance intérieure, Parlementaires et Communistes, avec pour tâches de préparer la restauration de la République en France, d'assurer la Justice de l'Etat et l'organisation du retour des prisonniers et déportés.

4 octobre, libération de la Corse par l'armée française d'Afrique et la Résistance.

3 novembre, à Alger, première séance de l'Assemblée consultative. DE GAULLE souligne ce « *début de résurrection des institutions représentatives françaises.* » Une véritable vie politique se développe.

9 novembre, le CFLN est renouvelé, GIRAUD se retire. DE GAULLE en est désormais le seul président. La Résistance intérieure et les différentes sensibilités politiques y sont représentées, sauf les communistes qui ont tergiversé. Le CFLN a une intense activité dont l'annulation des lois anti républicaines et du statut des Juifs.

22 novembre, des forces françaises, dont la 1^{ère} DFL, débarquent en Italie en renfort des Alliés.

Bilan : l'unification de la France est acquise (CFLN à l'extérieur et CNR à l'intérieur). Le pays retrouve un statut d'État démocratique homogène.

■ 1944

10 janvier, création des Commissaires régionaux de la République.

25 janvier, en Italie, les Français s'emparent du Belvédère au nord-est de Cassino.

30 janvier, discours du général DE GAULLE à Brazzaville.

15 mars, créé en mai 1943 par Jean MOULIN, le Conseil National de la Résistance, après avoir annulé les lois de Vichy et reconnu DE GAULLE comme chef du gouvernement, adopte un programme qui consacre la Résistance et fixe les mesures à appliquer dès la libération du territoire.

23 mars, le général KOENIG devient commandant en chef des Forces Françaises de l'Intérieur (FFI).

14 avril, DE GAULLE établit par ordonnance le droit de vote des femmes.

26 mai, la 1^{ère} DFL, en tête de l'offensive Alliée en Italie compte de lourdes pertes.

2 juin, à Alger, le CFLN devient le Gouvernement Provisoire de la République Française (GPRF). L'œuvre faite à Alger, du vote des femmes aux nationalisations, de la réforme scolaire à la Sécurité sociale, de l'épuration à la restauration de la légitimité républicaine, prépare les grandes réformes de la Libération.

5 juin, parachutage, près de St-Marcel dans le Morbihan, du 2^{ème} Régiment de chasseurs parachutistes (2^{ème} RCP). Assistés par les Résistants de la région, ces Français Libres, au prix de très lourdes pertes, vont empêcher des troupes allemandes de rejoindre la Normandie.

6 juin, les Alliés débarquent en Normandie. 177 Français Libres du commando KIEFFER font partie de la première vague d'assauts. Écartés de la préparation d'"Overlord", les Français prendront par contre une part active au Débarquement.

Nuit du 5 au 6 juin, des messages de Londres déclenchent les attaques des Résistants selon des plans préétablis. La même nuit, l'aviation alliée alerte la population qui évacuera les abords des cibles stratégiques. Pourtant, les victimes et dégâts occasionnés par les bombardements seront élevés. La ville de Mayenne est la plus touchée.

L'armée allemande en débâcle se livre à des pillages et des destructions. Représailles, chasse aux "terroristes" ne sont pas rares et touchent tant la population civile que les groupes de Résistants.

14 juin, DE GAULLE débarque à Courseulles-sur-Mer (Calvados) et y installe le 1^{er} Commissaire de la République en France.

26 juin, DE GAULLE reste inflexible sur la reconnaissance de la souveraineté Française par les Anglo-Saxons.

31 juillet, des troupes américaines, après avoir libéré Avranches, se dirigent sur la Mayenne. La Résistance va les guider et participer aux combats.

1er août, la 2^{ème} Division Blindée de LECLERC débarque à Utah Beach.

5 août, les villes de Mayenne et de Laval sont libérées. Château-Gontier le sera le 6 août. La 2^{ème} DB, avec dans ses rangs l'Enseigne de vaisseau Philippe DE GAULLE, traverse la ville et fonce sur le Mans, direction Chartres et... Paris.

15 août, débarquement de Provence auquel participent des Forces Françaises dont la 1^{ère} Division Française Libre (1^{ère} DFL).

22 août, DE GAULLE, accompagné du Commissaire de la République d'Angers, Michel DEBRÉ, s'arrête à Laval sous les acclamations d'une foule considérable.

25 août, libération de Paris par la 2^{ème} DB et la Résistance. L'après-midi, DE GAULLE entre dans Paris en liesse au milieu de combats sporadiques. Il refuse, au CNR, de rétablir la République. Pour DE GAULLE et la France Libre, la République, réfugiée à Londres puis installée à Alger, n'a jamais cessé d'être !

28 août, DE GAULLE poursuit la restauration de l'État, dissout les organismes militaires de la Résistance et ordonne l'intégration des unités FFI dans l'armée régulière.

31 août, le Gouvernement Provisoire de la République Française (GPRF) s'installe à Paris. DE GAULLE fixe son programme : rétablir les communications, assurer le ravitaillement, remettre les usines en marche, restaurer la Justice et l'ordre Républicains... Puis il élargit le GPRF aux représentants de la Résistance intérieure, l'urgence étant le financement de l'effort de guerre et celui de la reconstruction.

3 septembre, la 1^{ère} DFL remonte la vallée du Rhône et libère Lyon.

6 septembre, DE GAULLE demande à EISENHOWER que les Forces Françaises fassent partie des Forces Alliées d'invasion et d'occupation de l'Allemagne.

12 septembre, la 1^{ère} DFL et la 2^{ème} DB font leur jonction en Bourgogne.

16 septembre, le groupe de chasse "Normandie-Niemen", alors en Prusse Orientale, abat 29 appareils ennemis dans la journée, sans subir de perte.

31 septembre, la 2^{ème} DB libère Baccara.

3 octobre, le Gouvernement Provisoire de la République Française (GPRF) est reconnu par les Alliés.

2 novembre, les Forces Françaises menées par la 1^{ère} DFL progressent dans les Vosges. Mort de son chef, le général BROSSET.

7 novembre, l'Assemblée consultative s'installe à Paris ; une intense activité politique s'y développe.

20 novembre, les Américains libèrent Metz, les Français Belfort et Mulhouse.

22 novembre, la 2^{ème} DB entre dans Strasbourg. Le drapeau français flotte sur la cathédrale, le serment de LECLERC à Koufra est tenu.

4 décembre, les commandos FNFL enlèvent les îles de Zeeland (Pays-Bas).

15 décembre, depuis 3 mois : pluie, neige, gel et brouillard, les combats sont meurtriers. Impossible de prendre la poche de Colmar.

16 décembre, contre-offensive allemande des Ardennes. Bousculés, sauf sur certaines positions telle Bastogne, les Américains envisagent un repli et l'abandon de Strasbourg. DE GAULLE décide de tenir, alerte ROOSEVELT et rappelle en Alsace la 1^{ère} DFL envoyée réduire la poche de Royan. Les Alliés envoient des renforts et contre-attaquent.

24 décembre, DE GAULLE à Strasbourg.

26 décembre, VON RUNDSTEDT est stoppé sauf sur Strasbourg.

Bilan : la France Combattante continue de s'illustrer sur tous les fronts d'opération et avec des symboles forts : Monte Cassino, Normandie, Lyon, Paris, Strasbourg.

■ 1945

5 Janvier, deux armées allemandes attaquent Strasbourg. Au nord, les Américains plient. Au sud, la 1^{ère} DFL tient bon mais le BM24 est anéanti et le BIMP sévèrement éprouvé.

21 janvier, dernière contre-attaque allemande. Elle arrive à 13 km du centre de Strasbourg. La 2^{ème} DB renverse la situation. Strasbourg est sauvée.

1^{er} février, après de violents et meurtriers combats, la poche de Colmar est nettoyée et la ville libérée.

28 février, la 1^{ère} DFL est affectée sur le front des Alpes. Pourtant, ces Français Libres de la première heure rêvaient de vaincre l'Allemagne nazie aussi sur son propre sol.

1^{er} mars, le général LEMONNIER, né et ayant fait ses études à Château-Gontier, est fait prisonnier et décapité par les Japonais.

31 mars, malgré les réticences Américaines, l'armée française franchit le Rhin, libère la Forêt Noire, prend Stuttgart et entre en Autriche.

7 avril, les paras SAS-FAFL sautent sur la Hollande en soutien des Alliés.

28 avril, la 1^{ère} DFL est victorieuse dans le massif de l'Authion (Alpes).

4 mai, en tête de la 2^{ème} DB, une compagnie du régiment du Tchad hisse le drapeau français sur le nid d'aigle de HITLER à Bertchesgaden.

Bilan : la République est restaurée. La France retrouve sa place dans le contexte international et va entamer des réformes de fond, grâce à l'action de personnages emblématiques : DE GAULLE, CASSIN, MOULIN, et les Résistants de toutes obédiences.

8 mai 1945, à Berlin, devant les représentants de l'URSS, des USA, de la Grande Bretagne et de la France, la Wehrmacht, la Luftwaffe et la Kriegsmarine capitulent.

2 septembre 1945 : le Japon signe les articles de sa reddition. Parmi les signataires Alliés : la France... Fin de la Seconde Guerre mondiale.

sources

Mise en forme : Marcel HUPIN, Délégué départemental (53) de la Fondation de la France Libre.
 Relecture et Bilans : Jean-François FERRE, Agrégé d'Histoire, ancien Professeur de classes préparatoires. Relecture Sylvain CORNIL-FERROT, Historien, Enseignant détaché à la Fondation de la France Libre.

Documents

En complément et sur des thèmes spécifiques, **deux textes** lus en Mayenne lors de cérémonies commémorant l'Appel du 18 juin, et le **récit** du parcours d'un jeune Mayennais qui illustre de la vie quotidienne pendant cette période ainsi que la naissance de la France Combattante.

1 - *La France Libre par les Armes et par le Droit*

2 - *Les femmes dans la France Libre*

3 - *Un de la France Combattante*

e

1 - "La France Libre par les armes et par le droit"

Les Français Libres mènent autant par les Armes que par le Droit, et ce dès le début, un double combat pour la France et ses valeurs universelles.

L'Appel du 18 juin 1940 lancé par le Général De Gaulle n'est pas seulement une exhortation à refuser la défaite et à poursuivre les combats, c'est aussi un acte politique qui s'inscrit :

- Dans une vision stratégique mondiale du conflit,
- Dans le cadre constitutionnel qui régit alors la France,
- Dans le respect des valeurs de la France et notamment celles des droits de l'homme.

Les courts extraits des textes suivants rappellent et mettent en évidence cette réalité :

- Alors qu'avec Pétain la légalité républicaine était bafouée, avec De Gaulle, cette légalité fut au contraire respectée et se régénérait.

En effet, ceux que Vichy traitait de "voyous, mercenaires, bons à rien", les Français Libres, menèrent autant par les armes que par le droit et ce dès le début, un double combat pour la France.

- Dans ses *Mémoires de guerre*, Charles de Gaulle souligne ce double objectif : « Poursuivre la guerre ? Oui, certes ! Mais pour quel but et dans quelles limites ?... Pour moi, ce qu'il s'agissait de servir et de sauver, c'était la nation et l'État... Pour que l'effort en valût la peine, il fallait aboutir à remettre dans la guerre, non point seulement des Français, mais la France. »

- Le 23 juin 1940, la Grande Bretagne déclare concernant l'armistice signé par Pétain : «... Les termes de l'armistice qui vient d'être signé, en violation des accords solennellement conclus entre les gouvernements alliés, placent le Gouvernement de Bordeaux dans un état d'assujettissement complet à l'ennemi et le privent de toute liberté, et de tout droit de représenter de libres citoyens français... »

- Elle ajoute par contre concernant le général de Gaulle : « Le gouvernement de Sa Majesté a pris note du projet de formation d'un Comité national français provisoire, qui représenterait pleinement les éléments français indépendants qui sont résolus à poursuivre la guerre afin de remplir les obligations internationales contractées par la France... »

- Et le 28 juin 1940, la Grande Bretagne annonce que : « Le gouvernement de sa Majesté reconnaît le général de Gaulle comme chef de tous les Français libres... »

- Le 27 octobre 1940, le général de Gaulle dans son Manifeste lancé de Brazzaville rappelle que : « ...L'organisme sis à Vichy... est inconstitutionnel et soumis à l'envahisseur. Dans son état de servitude, cet organisme ne peut être, et n'est en effet, qu'un instrument utilisé par les ennemis de la France contre l'honneur et l'intérêt du pays. »

- Et le 16 novembre 1940, le général de Gaulle, complétant ce manifeste du 27 octobre 1940, requalifie les actions menées par Pétain et celles engagées par la France libre au regard du Droit et des Valeurs de la France :

« ...Considérant que... l'organisme dit "Gouvernement de Vichy", qui prétend remplacer le Gouvernement de la République, ne jouit pas de cette plénitude de liberté qui est indispensable à l'exercice intégral du pouvoir. Considérant que c'est vainement que cet organisme affecte de justifier sa création et son existence sous les apparences d'une révision des lois constitutionnelles, qui n'est en réalité que la violation flagrante de la Constitution française...

Considérant... que... la Constitution demeure légalement en vigueur,... que tout Français, et notamment tout Français libre, est dégagé de tout devoir envers le pseudo-gouvernement de Vichy, issu d'une parodie d'Assemblée nationale, faisant fi des droits de l'homme et du citoyen et du droit de libre disposition du peuple...

En conséquence, Nous général De Gaulle, chef des Français Libres... Déclarons que la voix de ces Français... était la voix même de la Patrie et que nous avons... le devoir sacré d'assumer la tâche qui nous était imposée ... »

Et le chef de la France libre de conclure : « Déclarons que nous accomplirons cette mission dans le respect des institutions de la France et que nous rendrons compte de tous nos actes aux représentants de la nation française dès que celle ci aura la possibilité d'en désigner librement et normalement... »

sources

Marcel HUPIN, Délégué 53 de la Fondation de la France Libre.

2 - "Les femmes dans la France Libre"

L'appel du 18 juin s'adressait à tous les Français ; et de fait, des hommes mais aussi des femmes ont, de par le monde, répondu à cet appel.

Dès juin 40 et pendant toute la durée de la guerre, des femmes, à l'égal des hommes, s'engagèrent pour la France et luttèrent pour défendre la liberté, les droits et la dignité des êtres humains et la Démocratie.

L'engagement de femmes dans la France Libre, dans la Résistance tant extérieure qu'intérieure, est un marqueur de l'évolution de la place des femmes dans notre société. Amorcée en 14-18, elle va franchir une étape décisive et illustrer un changement d'époque radical.

L'engagement de ces femmes rappelle, douloureusement, que la Seconde Guerre mondiale fut une guerre totale qui, dans l'horreur et l'inimaginable, n'épargna personne. Concrètement, toute distinction entre le Front masculin et l'Arrière féminin avait disparu.

Cet engagement montre aussi l'opposition entre deux attitudes :

PÉTAÏN, dans un mea culpa collectif, ciblait les femmes considérées à la fois coupables et victimes. Vu leur irresponsabilité, elles devaient retourner à leur place dite "naturelle". PÉTAÏN, par une série de textes, limitera l'autonomie des femmes, les exclura de la vie publique et les assignera au foyer domestique sous contrôle. Le tout sous l'image rassurante et maternelle de la femme au foyer.

DE GAULLE, au contraire, reconnaît comme Français Libres aussi bien les hommes que les femmes. Il crée dès novembre 1940 un corps féminin des Volontaires Françaises sous le commandement du Lieutenant Simone MATHIEU puis du Capitaine Hélène TERRE.

Ces volontaires ont un statut militaire avec uniforme et grades et servent dans toutes les armes. Elles y remplacent les hommes envoyés sur le Front, y compris comme pilote telle Margot DUHALDE. Certaines y trouvent la mort comme Valentine MALLAROCHE. Quelques-unes comme Josiane GROS-SOMERS s'engagent dans les services secrets de la France Libre et sont parachutées sur la France. D'autres sont agents de réseau. Toutes accomplissent leurs missions de renseignement, de sabotage ou de liaison avec un courage extrême, tombant trop souvent entre les mains de la Gestapo !

D'autres Françaises s'engagent dans la France Libre, hors cadre militaire. Elles seront ambulancières ou infirmières, membres actifs des Comités de la France Libre ou agents de la défense passive.

La conduite exemplaire de ces femmes qui, comme les hommes, étaient de toutes origines et de toutes conditions, participa à la décision du Général DE GAULLE d'établir par ordonnance le 14 avril 1944 le droit de vote des femmes, étape décisive sur le long chemin pour l'égalité entre les hommes et les femmes en France.

Quelques noms alors que nous devrions toutes les citer :

Jeanne BOHEC, étudiante en chimie à Angers. Elle s'embarque à Brest pour Londres

le 18 juin 1940. Elle s'engage dans les services secrets de la France Libre et y travaille comme spécialiste des explosifs. Parachutée en France, près d'Alençon, elle deviendra la fameuse "plastiqueuse à bicyclette" du BCRA.

Sœur JOSEPH : cette jeune Tourangelle installe en juin 40, dans son Collège d'Ismailia en Égypte, avec Sœur supérieure MORIN et Hélène JONAS, le Foyer du soldat qui accueillera les jeunes "Free French" venus de tout le Moyen Orient pour continuer la lutte aux côtés des Anglais.

Eugénie POILANE, née en Maine-et-Loire, dite "NINETTE", entre en Résistance dès juin 40 et sera agent du réseau "Honneur et Patrie" à Angers. Mars 44, elle commande un groupe de Résistants. Dénoncée à la Gestapo, arrêtée, torturée et déportée à Ravensbrück, elle survivra.

Voici son message aux jeunes :

*"Vous désirez construire la Paix du monde,
Vous devrez pour cela construire la Paix des Hommes.
Par leur sacrifice, vos aînés vous ont légué la Liberté.
A vous maintenant de forger les valeurs de votre siècle :
sincérité, générosité, tolérance.
Je vous souhaite de réussir
et le monde vous devra son rêve réalisé."*



e

sources

Marcel HUPIN , Délégué 53 de la Fondation de la France Libre, et une ancienne Volontaire Française Libre qui a voulu rester anonyme.

3 - "Un de la France combattante"

Ce récit illustre deux faits :

En 1940, DE GAULLE et les Français Libres poursuivent la lutte, maintiennent la France aux côtés des Alliés et dans la République. Par des faits d'armes d'exception et des ralliements exemplaires, la France Libre va libérer outre-mer des territoires tenus par les armées de Vichy et aux cotés des Britanniques, vaincre les forces germano-italiennes sur le Front égypto-libyen et en Afrique de l'Est. Ce faisant, la France Libre est reconnue par les Alliés, développe son assise territoriale et s'impose comme une force militaire malgré la faiblesse de ses effectifs.

Cette armée des Forces Françaises Libres, va, à partir des campagnes d'Afrique du Nord, intégrer les troupes françaises qui basculent dans le camp des Alliés puis bénéficier au fur et à mesure de la libération de la France de l'apport des effectifs des mouvements de Résistance intérieure. Ainsi, de quelques milliers, l'armée de libération passe à plusieurs centaines de milliers d'hommes. C'est pourquoi, dès juin 1942, la France Libre devient la France Combattante. Cette décision, prise par le Général DE GAULLE, tient compte de cette évolution mais répond aussi à son objectif d'unité nationale. Le présent récit en est une illustration.

Ce témoignage permet aussi de rappeler la confusion et le flou qui règnent en France pendant cette période où rien n'était simple. La population vit dans une ambiance où la désinformation est nourrie par la propagande. La méfiance sinon la suspicion s'installe entre les français eux mêmes, les peurs sont liées aux risques pris face à une répression insidieuse et toujours brutale... Ainsi, en suivant les pérégrinations d'un jeune Mayennais qui, soldat en 1940, subit la défaite, fait prisonnier, s'évade, puis s'engage dans l'armée d'armistice (10), la déserte, entre en Résistance et termine la guerre au sein de la 2ème Division Blindée de LECLERC, on appréhende mieux ce qui fut le quotidien de la très grande majorité des Français sous l'Occupation et ce qu'il fallait de constance pour vouloir se battre pour la France.



DARTIGE DU FOURNET 1940-1945

■ Premiers débuts lamentables d'une vocation militaire

J'avais, depuis toujours, la vocation militaire et mon rêve était d'entrer à l'école d'officiers de Saint-Cyr (2). C'est pourquoi en Juin 1940, l'année de mes vingt ans, je termine ma préparation au concours d'entrée sur les bancs de cette fameuse École Sainte Geneviève de Versailles (3).

Alors que les Panzers allemands déferlaient vers Rouen et Paris, voici que je suis brusquement appelé sous les drapeaux le 8 juin 1940 et affecté à Mamers (4), au Dépôt d'infanterie N° 43. Tout de suite ce fut l'agonie et les hideux tableaux d'un désastre : les tranchées du terrain de manœuvre où s'étaient terrés les deux cents pauvres gosses en bleu horizon, les heures d'attentes alors que les avions allemands, des Dornier 17 (5), lâchaient leurs bombes comme à l'exercice, indifférents aux rafales dérisoires et

hésitantes des deux fusils mitrailleurs qui constituaient toute la DCA (6) du dépôt. Le 14 juin, avec le soir est arrivé l'ordre du départ. Il faut déguerpir, avec pour seule consigne : gagner la Loire où le Commandement croit pouvoir établir une ligne de résistance.

Dès le lendemain, la débâcle commençait. Lamentables souvenirs d'un ciel trop bleu, de marches forcées sous le grand soleil de juin 40, du harcèlement continu des Dornier, Heinkel et autres Messerschmitt. Pieds ensanglantés à cause du manque d'entraînement, haltes dans les bois pour dormir un peu. Très vite nous sommes dispersés, séparés de nos chefs et nous nous retrouvons à trois continuant vers le Sud, rencontrant d'autres soldats plus âgés, campant de fermes en châteaux.

Ces journées d'une existence de bohémiens se terminent dans la détresse immense de ceux qui pensent à 1918, quand, arrivés à 35 km de la Loire, sur la place du petit village de Channay / Lathan (7), nous sommes rejoints par une magnifique colonne blindée de l'armée allemande qui, elle aussi, a la Loire comme objectif. On était le 18 juin !

Scène inoubliable par sa brutalité : quelques soldats français aux uniformes disparates, les bras levés, en face des vainqueurs : de grands guerriers au teint bronzé, agitant leur Parabellum (8), en lançant des ordres brefs et gutturaux. Ils ne s'attardent pas pour nous et laissent seulement en surveillance une moto avec side-car armée d'une mitrailleuse braquée dans notre direction. Parmi les quelques soldats français qui se trouvaient là, certains furent désarmés mais nous trois nous n'avions même pas encore touché de fusils et notre uniforme était le bleu horizon de 14-18, avec des bandes molletières sur de grosses godasses !!!

Malgré nos vingt ans, nous avons une excellente idée : il n'est jamais bon d'être prisonnier. Cette idée, mise à exécution, nous a permis en reculant lentement le long d'un mur, de disparaître sans bruit et de fausser compagnie au motard allemand pas trop attentif. Faisant étape à la première ferme rencontrée, nous avons abandonné dans une étable ces tenues de la guerre 14-18 pour remettre nos habits civils que nos chefs du Dépôt de Mamers avaient eu la lumineuse idée de nous obliger à emporter. Nous étions redevenus civils dans ce pays vaincu et humilié où toute lutte était vraiment finie. Puis nous nous sommes séparés, chacun regagnant ses pénates familiaux par étapes, à pied ou en vélo et apprenant rapidement que nous étions démobilisés.

Je passe quelques mois de-ci de-là au domicile de parents plus ou moins proches. Au cours de mes déplacements, il m'arrive de croiser des Unités de la Wehrmacht. Reconnaissons qu'à l'époque, et par comparaison aux images (9) qu'avait laissées l'armée française, beaucoup ne pouvaient s'empêcher d'admirer la tenue de l'armée allemande et la qualité de ses chants de marche.

■ Deuxième essai sans lendemain pour retrouver l'armée française

Ayant appris qu'une armée dite de l'armistice (10), se formait en "Zone libre", je décide de m'y engager. Mais pour cela, il faut quitter la Zone occupée et franchir, en fraude, la ligne de démarcation surveillée de très près par nos Occupants. Sur la foi de divers renseignements, je descends jusque dans le Périgord pour traverser en mai 1941, au pas de course, une petite rivière au delà de laquelle je me retrouve dans un petit village où flottait le drapeau français que je n'avais pas vu depuis presque un an ! Le passage se faisait sur les signaux d'une charmante jeune fille, qui s'assurait avant d'agiter son foulard qu'aucune patrouille allemande n'était en vue.

e

Le 19 mai, je signe un engagement de trois ans au 27^{ème} Régiment d'Infanterie stationné à Le Blanc (11), dans la partie Ouest du Berry. Il m'en reste de rudes souvenirs. Une discipline de fer, levers très matinaux, toilettes à l'eau froide, exercices quotidiens de culture physique, longues marches avec de mauvais souliers et manœuvres dans les camps d'Auvergne où j'ai gagné un concours de tir au fusil et l'insigne de tireur d'élite. Le plus dur était ces restrictions alimentaires existant en France à l'époque. Beaucoup de rutabagas et de topinambours, peu de pommes de terre et une ration de pain strictement limitée. J'ai connu la faim, rude épreuve pour un appétit de 20 ans. Heureusement, il y avait quelques permissions.

Début novembre 1942, je bénéficie d'un laissez-passer pour me rendre, en Zone occupée, aux obsèques d'une grand-mère. J'y apprendis subitement que les Allemands viennent d'envahir la "Zone libre". Il n'est pas question pour moi de regagner mon régiment. C'est ainsi que pour la deuxième fois je suis "éjecté" de l'armée.

■ **Contacts et entrée dans la Résistance**

En attendant de réussir à être de nouveau militaire, j'étais devenu secrétaire comptable dans une fabrique de pantoufles à Laval. Dans cette ville comme presque partout, la Wehrmacht ne nous causait pas d'ennui mais il fallait beaucoup se méfier de la Gestapo et de ses agents très secrets, à l'affût du moindre renseignement. Dans les lieux publics et notamment les cafés, la consigne était : "motus et bouche cousue". Aussi étais-je plus que prudent dans mes recherches pour entrer en relation avec la Résistance. Sur ces entrefaites voilà que je suis "contacté" par un ancien condisciple devenu officier et qui m'enrôle dans son mouvement.

Peu après, ce garçon se trouve pris dans une rafle. On n'a jamais su ce qui s'était réellement passé ni ce qui lui était advenu mais son arrestation fit partie d'une série d'autres dont celle d'un chirurgien fort connu à Laval, le Docteur L. Quant à moi, j'étais prêt à filer à tout moment de chez moi, par les toits ; mais il ne se produisit rien.

Par la suite, j'entre en relation avec le sous-lieutenant G., un autre officier d'active. A l'extrême prudence est venue s'ajouter la méfiance comme j'ai pu le constater un jour où, sonnant à la porte du sous-lieutenant G., rue d'Ernée, je fus reçu par une femme très aimable. Elle m'assure que son frère habite bien à cette adresse mais qu'il est absent et qu'elle ne sait pas du tout où le trouver. Je repars donc bredouille et m'avise alors que je porte une culotte de cheval kaki et des bottes noires. Une telle tenue apparaissait à cette époque plus que suspecte et m'avait certainement fait prendre pour un indicateur de la Gestapo ! Plus tard, avec G., nous avons bien ri de cette histoire.

La rue d'Ernée citée plus haut s'appelle maintenant rue Bernard LE PECQ, du nom d'un véritable héros de la Résistance. Il se faisait passer pour un odieux collaborateur fréquentant les autorités allemandes alors qu'il appartenait à l'Intelligence Service (12) et effectuait des liaisons aériennes entre Londres et la France. Démasqué et arrêté par la Gestapo, il n'avait pas parlé et fut abattu alors qu'il tentait de s'enfuir. Comme nous étions très cloisonnés, je ne l'ai jamais rencontré alors que je connaissais ses sœurs quand elles habitaient l'hôtel de leurs parents rue d'Ernée.

Peu avant le Débarquement des Alliés, la mission primordiale de la Résistance consistait à gêner le plus possible les déplacements d'Unités allemandes vers les plages de Normandie. Tâche à laquelle se consacrait aussi l'aviation alliée en bombardant des cibles

stratégiques. C'est ainsi qu'eurent lieu trois bombardements sur Laval, correctement annoncés par tracts largués à l'avance. Le premier, effectué de nuit, quelques jours après le 6 juin, a démolit une des six arches du viaduc de la voie ferrée Paris - Brest. Il s'agissait de bombardiers, des Mosquito sans doute, opérant à moyenne altitude (2000 m), qui s'ils ont réussi leur coup n'ont pu éviter d'arroser généreusement les rives de la Mayenne au détriment des habitants de ce quartier. C'est en plein après-midi, un peu plus tard, qu'un deuxième bombardement effectué par des Mustang et des Thunderbolt (13) de la Royal Air Force, attaquant en piqué les ponts sur la Mayenne et manquant leur objectif, ont incendié la rue de la Paix. La Défense passive n'avait pour lutter contre le feu que des seaux d'eau car les conduites avaient été détruites ! Dans le même temps, des Mosquito intervenaient de nouveau sur le viaduc sommairement réparé par les Allemands, et réussissaient à démolir d'énormes poutres métalliques qui avaient remplacé l'arche défaillante. C'est également en milieu de journée, quelque temps après cette deuxième alerte, que, me trouvant place de la Mairie, j'entends un énorme vrombissement dont la sonorité très grave indique qu'il s'agit de très gros avions. Et en effet ce sont des Forteresses volantes B 17 (14). Pendant deux minutes, on entend du côté de la gare un vacarme assourdissant et, sur la place, les vitres des magasins semblent se gondoler. Puis c'est le silence et la constatation : transformée en terrain vague parsemé de ruines fumantes, la gare n'existe plus !

Au moment du Débarquement, en juin 1944, la Division SS Das Reich, venant du Sud, traversait Laval pour rejoindre au plus vite les Unités chargées de la contre-attaque allemande. A l'époque, la rue des Déportés s'appelait rue de l'Hôtel de Ville et tout en haut se trouvait un restaurant où, en dépit des restrictions, on pouvait de temps à autre faire un bon repas et y trouver des cigarettes au marché noir. Le patron s'appelait H., "Père H." pour nous. C'était un personnage grand et fort, avec une "brioche" ou une bedaine si vous préférez, assez imposante. Il était toujours de bonne humeur, jovial et serviable. Et ce jour-là, je me trouvais au comptoir du restaurant en rendez-vous avec un ami, lorsque la porte s'ouvre brutalement, livre passage à un officier SS accompagné d'un soldat armé, lequel reste à la porte. « *Donnez-moi un paquet de Gauloises* » déclare sèchement l'officier qui s'exprime en français et sans aucun accent. « - *Je ne suis pas marchand de tabac* » répond Père H. « - *Je vous ai demandé un paquet de cigarettes* » Martèle le SS. « - *Mais je vous ai dit que je n'en vends pas.* » À ces mots, l'officier sort son pistolet, un P38 9 mm, et enfonce le canon dans le ventre du Père H. qui aussitôt se met en colère et hurle : « *Je vous ai dit que je ne suis pas un marchand de tabac ! Allez voir ailleurs !* ». Nous étions plus morts que vifs, ne pouvant rien faire à cause du guetteur resté à la porte et armé d'un fusil. Eh bien le SS a rengainé son pistolet et s'est éclipsé sans rien dire. Sacré Père H., ça il fallait le faire. J'ai vu au cours de mes campagnes de guerre des hommes courageux, mais celui-là, il valait son pesant d'or !

Comme membre de la Défense passive, je faisais partie d'un quatuor de volontaires ayant pour mission principale le guet des raids aériens, surtout ceux de nuit. Dans cette équipe, il y avait D., un très bon ami, B. un ancien camarade de collège devenu officier et brillant artilleur. Le quatrième était le fameux Père H. Notre poste de guet se trouvait non loin de son restaurant puisqu'il s'agissait du clocheton du Palais de Justice, à proximité du vieux château. De cet observatoire, on dominait tout Laval. Pourvu de jumelles et d'un téléphone en liaison avec la mairie, nous prenions chacun notre quart de 4 heures, comme dans la Marine. Beaucoup de Lavallois avaient quitté la ville par crainte des bombardements et il se trouvait de nombreux locaux précipitamment abandonnés. Ainsi

e

des combles du Palais de justice où les magistrats avaient laissé en vrac quantité de documents juridiques, procès verbaux et divers dont la lecture nous a procuré parfois de ces fous rires dont on avait bien besoin en ces temps-là entre chaque alerte.

La Libération s'approchait car on savait que les Américains étaient aux portes de Laval. C'est à ce moment-là que j'apprends que notre excellent Père H. appartenait lui aussi à la Résistance ! Il est vrai que les bouches étaient tellement "cousues", et pour cause, à cette triste époque, que les membres d'une même famille ignoraient les activités secrètes de chacun. Au petit matin du 6 août, je me trouvais place de Hercé avec une amie lorsque nous avons aperçu les premiers éclaireurs US longeant prudemment les maisons, baïonnettes au canon, rassurés de nous voir au lieu de se heurter à des Allemands. Je me souviens encore du premier d'entre eux (un texan sûrement) qui nous a dévisagés avec sympathie en disant : « *You make a nice couple !* » Les Allemands ont opposé une certaine résistance au delà de la Mayenne du côté de Bonchamp. Mais ils ont été rapidement pris à partie par des chasseurs bombardiers et contraints au repli.

Nous avons pendant des heures alors assisté, à notre grand ébahissement, à l'inoubliable défilé blindé et motorisé descendant la rue Joinville (devenue rue du Général DE GAULLE). Joie générale, acclamations, distribution de chocolat, de cigarettès, d'essence même. Tout ce qui manquait et dont nos libérateurs étaient abondamment pourvus.

■ Troisième retour dans l'armée

Le 9 août 1944, en qualité de Résistant, je suis intégré dans le Bataillon FFI VI / 4 qui se forme à la caserne (anciennement Schneider) où la pénurie de cadres me vaut, comme sergent, d'être nommé chef de section. Pourtant, j'allais quitter ce bataillon, pour lequel je n'avais pas encore signé d'engagement, car je trouvais que l'on n'y faisait pas (à mon goût) de choses intéressantes. Je m'orientais vers la 2ème Division Blindée du général LECLERC dont le passage en Mayenne avait fait forte impression. Et surtout, la guerre n'était pas finie. Je voulais une revanche à toutes les humiliations des quatre années passées et je voulais effacer dans mon esprit le cuisant souvenir de cette soirée de juin 40 où j'avais levé les bras devant eux.

Je signe donc un engagement pour la durée de la guerre à la 2ème DB le 3 janvier 1945. Après quelques semaines au bataillon de Saint-Germain en Laye, je suis affecté au 1er Régiment de marche du Tchad. Et c'est avec le PC avant (15) du général LECLERC que j'entrerai enfin en Allemagne pour la revanche.

24 avril 1945. « *Moteurs ; en route.* » Un moulinet du bras droit en tête de la colonne et, successivement, chaque véhicule démarre dans le crescendo de son moteur. Il est 7h45 lorsque nous quittons Châteauroux. Devant nous, sur la route qui file vers Bourges, des véhicules de toutes natures s'égrènent interminablement. Et sur d'autres routes, encore d'autres véhicules : Jeep rapides et nerveuses, GMC (16) avec leur bourdonnement suraigu, Half-track lourds et trapus, tonnerre assourdissant des chars, sirènes lugubres des automitrailleuses... Direction l'Allemagne. Curieusement, le ciel était tout aussi bleu qu'en 1940.

LECLERC est avec nous ; nous sentons sa présence, nous savons qu'il sera à nos côtés dès que l'heure sera venue. Pas un officier qui ne l'admire aveuglément, pas un homme qui ne se ferait "hacher pour lui" après avoir subi un instant le magnétisme de son regard. LECLERC, par la volonté duquel cette énorme machine de feu et d'acier fonce vers un

but que le chef seul connaît. C'est pour tous "le Général". Pour beaucoup c'est un dieu...

26 avril 1945. Ce matin, nous avons quitté Nancy et faisons le plein d'essence à l'énorme dépôt américain. Un bureau, un lieutenant : « *What do you want ?* » « - *Is it possible to have gazoline ?* » « - *Yes ; what is your unit ?* » « - *Second armored French division.* » On nous conduit sous les arbres devant la gare ; là sont camouflés deux réservoirs géants hauts comme des maisons. Et la 2ème DB va continuer sa ruée vers l'Allemagne. A 16h30 notre petit convoi stationne au centre de Sarreguemines. Nous avons suivi une des principales lignes de résistance des Allemands. Ils ont tenu jusqu'au bout. Par endroit, un entassement de douilles vides évoque la mitrailleuse lourde ou le canon anti-char qui a occupé cet emplacement.

A 17h15, moment solennel entre tous, nous franchissons la Blies sur un pont de bois du Génie américain. A l'entrée du pont, un écriteau, simple et bref mais qui évoque pour nous tout ce qu'il a fallu de luttes et de morts pour arriver là. « *Here you enter Germany* ». Dans un nuage de poussière nous traversons le premier village allemand. Les civils, les "fritz", ce sont les mêmes que nous en 40. Même silence morne, même curiosité masquée. Celui là qui mène ses bœufs et se range presque dans le fossé, c'est un paysan comme tous les paysans. Et pourtant, ce sont des Allemands, ce sont nos ennemis acharnés. Les villages se succèdent, les "fritz" sont sur le pas de leur porte encadrés de leur bande d'enfants. Après quelques détours c'est l'autoroute de Mannheim, à toute allure. Une allure qui plaît à BOUAZZA, notre chauffeur car je le vois rire silencieusement. Fatalisme étrange que celui de ces arabes qui se battent parmi nous. Lui, il est venu des montagnes du Sud marocain. Avec beaucoup des siens, il est parti pour l'Angleterre et, après une longue veillée d'armes, il a enfin vu dans les combats et à travers les ruines, cette France dont on lui avait tant parlé.

Nous voici de nouveau en route, laissant Frankenthal encore frissonnante dans les brumes du matin. Tout de suite après, c'est le Rhin ! Et la route a continué dans un décor ravissant dans lequel surgissaient des hameaux propres et nets. Près d'une de ces maisonnettes à balcon, nous nous sommes arrêtés dans le fond de la vallée où bondissait un ruisseau. A la fenêtre il y avait une tête de jeune fille. En repartant je me suis retourné, elle souriait gentiment et a agité la main dans un charmant adieu à l'ennemi que j'étais, lancé à la poursuite du père ou du fiancé.

28 avril. La veille, un chasseur allemand, dernier vestige de la Luftwaffe agonisante, nous avait mitraillés, sans résultat d'ailleurs. Les ordres de départ sont déjà dans l'air, "il" est là sur le perron avec quelques officiers, dans son simple manteau de campagne et son calot étoilé, LECLERC, sa canne au bras, très calme mais absent. Son regard est très loin semble-t-il. Peut être déjà sur ces montagnes tyroliennes, suprême refuge de la Wehrmacht en déroute. Le soir, comme d'habitude, nous nous logeons chez l'habitant. Une chambre inoccupée attire notre attention. Au mur, trois photos de trois jeunes hommes en uniforme de la Wehrmacht. « *Ce sont vos fils ?* » « - *Oui, monsieur* » « - *Où sont-ils ?* » « - *Morts en Russie* ». La réponse est tombée comme un couperet ; le père impassible semble accepter la terrible exigence de la guerre. La mère essuie une larme avec son tablier. Alors nous sommes partis sans un mot.

4 mai 1945. Le paysage alpin est grandiose mais je n'aurai pas beaucoup le temps pour le contempler. Tout au plus d'errer dans les décombres des somptueuses villas de HITLER et de GOERING écrasées par les chasseurs bombardiers. C'est par cette

e



journée mémorable que prend fin notre chevauchée. Puis nous redescendons dans la vallée pour nous arrêter à Bad Reichenhall. C'est là que le 8 mai nous apprenons que l'Allemagne vient de capituler sans condition. La soirée sera plutôt morne. C'est curieux à dire mais cet arrêt brutal, c'est comme la fin d'un match, d'un film ou d'une partie de chasse ; une sorte de déception nostalgique. On avait tant espéré, tant attendu cette heure... Elle est arrivée. C'est fini...

Comme à regrets, nous quittons ce pays vaincu et on ne peut se défendre d'une certaine sympathie pour bon nombre d'Allemands qui on subi le nazisme et on souffert eux aussi. Peut être pressent-on le rapprochement qui va se faire plus tard entre nos deux nations.

notes

- (1) De la France Libre à la France Combattante : en juin 1942, tous les mouvements de la Résistance intérieure reconnaissent l'autorité du Général DE GAULLE, Président du Comité National Français. Le 13 juillet 1942, la France Libre associe la Résistance extérieure (Forces Françaises Libres ; FFL) à la Résistance intérieure (Force Françaises de l'Intérieur ; FFI) et devient la France Combattante.
- (2) L'École Spéciale Militaire de Saint-Cyr de Versailles, déplacée à Coëtquidan (Morbihan), forme des officiers destinés à encadrer les unités opérationnelles de l'armée de terre.
- (3) L'un des lycées de classes préparatoires aux grandes écoles parmi les plus réputés de France.
- (4) Mamers : ville sous-préfecture du nord de la Sarthe.
- (5) Dornier 17 : Bombardier allemand bimoteur utilisé pendant la guerre d'Espagne, les Campagnes de Pologne, de France et la Bataille d'Angleterre.
- (6) DCA : Défense Contre Avions, ensemble des moyens militaires de défense contre les attaques aériennes. De la détection au canon antiaérien.
- (7) Commune d'Indre-et-Loire, proche de la ville de Tours.
- (8) Luger Parabellum, pistolet allemand 9 mm semi-automatique à la forme très caractéristique.
- (9) En réalité, la troupe s'est vaillamment battue et souvent avec héroïsme y compris dans les airs, face à un ennemi bien organisé, mieux armé, mieux commandé et mettant en œuvre une stratégie offensive : la Blitzkrieg.
- (10) Suite à l'armistice "l'État français" de PÉTAIN, ne peut reconstituer qu'une armée de 100 000 hommes, sans armement lourd. Le général DE LATTRE DE TASSIGNY en faisait partie.
- (11) De 1940 à 1942, Le Blanc, est une petite ville de garnison du département de l'Indre.
- (12) L'un des deux services secrets britanniques.
- (13) Chasseurs bombardiers alliés.
- (14) Bombardier quadrimoteur fabriqué par Boeing. Plus de 30 mètres d'envergure.
- (15) PC : abréviation de Poste de Commandement.
- (16) GMC, Il s'agit du GMC CCKW, Camion américain produit par la firme General Motors et utilisé tant par les Américains que par les Britanniques, les Russes et les Français.

sources

Ce récit est composé d'extraits de notes manuscrites rédigées par Guy DARTIGE DU FOURNET et de son journal de marche intitulé "*Campagne d'Allemagne 1945*".

Mise en forme et introduction : Marcel HUPIN Délégué 53 de la Fondation de la France Libre.

Bibliographie

Cette courte bibliographie propose les **publications** les plus récentes et donne l'éventail des productions, du livre à la revue en passant par la bande dessinée et le CD.

Elle signale **deux sites d'information** centrés sur l'Épopée de la France Libre.

Atlas de la France Libre, S. ALBERTELLI. Édition Autrement ; 2010

L'Épopée de la 1^{ère} DFL par ceux qui en étaient, Édition Amicale de la 1^{ère} DFL ; 2010

Les rebelles de l'an 40, G.M. BENAMOU. Édition R. Laffont ; 2010

La rose et l'edelweiss, R. FALIGOT. Édition La Découverte ; 2010

Les Français Libres, J. F. MURACCIOLE. Édition Tallandier ; 2009

La France au combat, Ouvrage collectif. Édition Perrin ; 2007

L'Histoire, la guerre, la Résistance, Marc BLOCH. Édition Quarto Gallimard ; 2006

Des Hommes Libres, 1940-1945, D. RONDEAU et R. STEPHANE. Éd. Grasset ; 1997

La Mayenne de 1940 à 1944, R. MORIN. Édité par le Conseil général (53) ; 1997

La France Libre, J.L. CERMIEUX-BRILHAC. Édition Gallimard ; 1996

Mémoires de guerre, Charles DE GAULLE. Édition Pocket ; 2010

Mémoire d'un aviateur FFL, Charles FLAMAND. Édition VBS 51 ; 2010

Mémoires de guerre, Winston CHURCHILL. Édition Tallandier ; 2009

Les combats et l'honneur des FNFL, E. et A. SCHLUMBERGER. Édition Le Cherche-Midi ; 2007

Le grand cirque 2000, Pierre CLOSTERMANN. Édition Flammarion ; 2001

Les 1^{ers} soldats du Gal DE GAULLE, Général SAINT-HILLIER. Éd. La Bruyère ; 2000

La statue intérieure, François JACOB. Édition Odile Jacob ; 1996

Les Hommes partis de rien, René CASSIN. Édition Plon ; 1975

La revue de la Fondation de la France Libre et certains N° de la revue **Icare**

La Seconde Guerre mondiale, Album + DVD. F. SEGRETAIN. Éd. Fleurus-BBC ; 2010

Bandes dessinées : **FAFL, Opération dynamo**, S. AGOSTO. Édition Zéphyre ; 2010

Commando de la France Libre, Maurice CHAUVET. Édition Italiques ; 2004

Sites : Celui de la **Fondation de la France Libre** et celui de l'**Amicale de la 1^{ère} DFL**

Remerciements



Aux anciens Français Libres mayennais pour avoir chacun accepté, aux cours d'entretiens, de revivre leur engagement et leur parcours. Et pour avoir confié leurs documents personnels.

Aux descendants de Français Libres mayennais, pour avoir confié les documents personnels de leurs parents disparus.

Au groupe conseil et de relecture composé d'anciens Français Libres, notamment : **Pierre HEITZMANN**, **Noël MURATI**, **Georges CAÏTUCOLI**. Et par ailleurs de **Gilbert CHAVANNES** et **Guy DARTIGE du FOURNET** qui ont participé à l'Épopée de la France Libre.

Pour leurs relectures et conseils : **Sylvain CORNIL-FRERROT**, Historien, enseignant détaché à la Fondation de la France Libre ; **Jean François FERRE**, Agrégé d'Histoire, ancien Professeur de classes préparatoires ; **Josette GUILMEAU**.

À la Fondation de la France Libre pour sa confiance, l'octroi de son label et sa contribution financière.

À l'Inspection académique de la Mayenne pour son soutien et l'apport de sa logistique pour la distribution de ce livret dans les différents établissements scolaires du département de la Mayenne.

Au Conseil général de la Mayenne pour son soutien et sa contribution financière.

Au Crédit Mutuel pour son soutien et sa contribution financière par le biais de Créavenir.

Aux personnes qui ont apporté leur contribution financière tout en voulant rester anonymes.

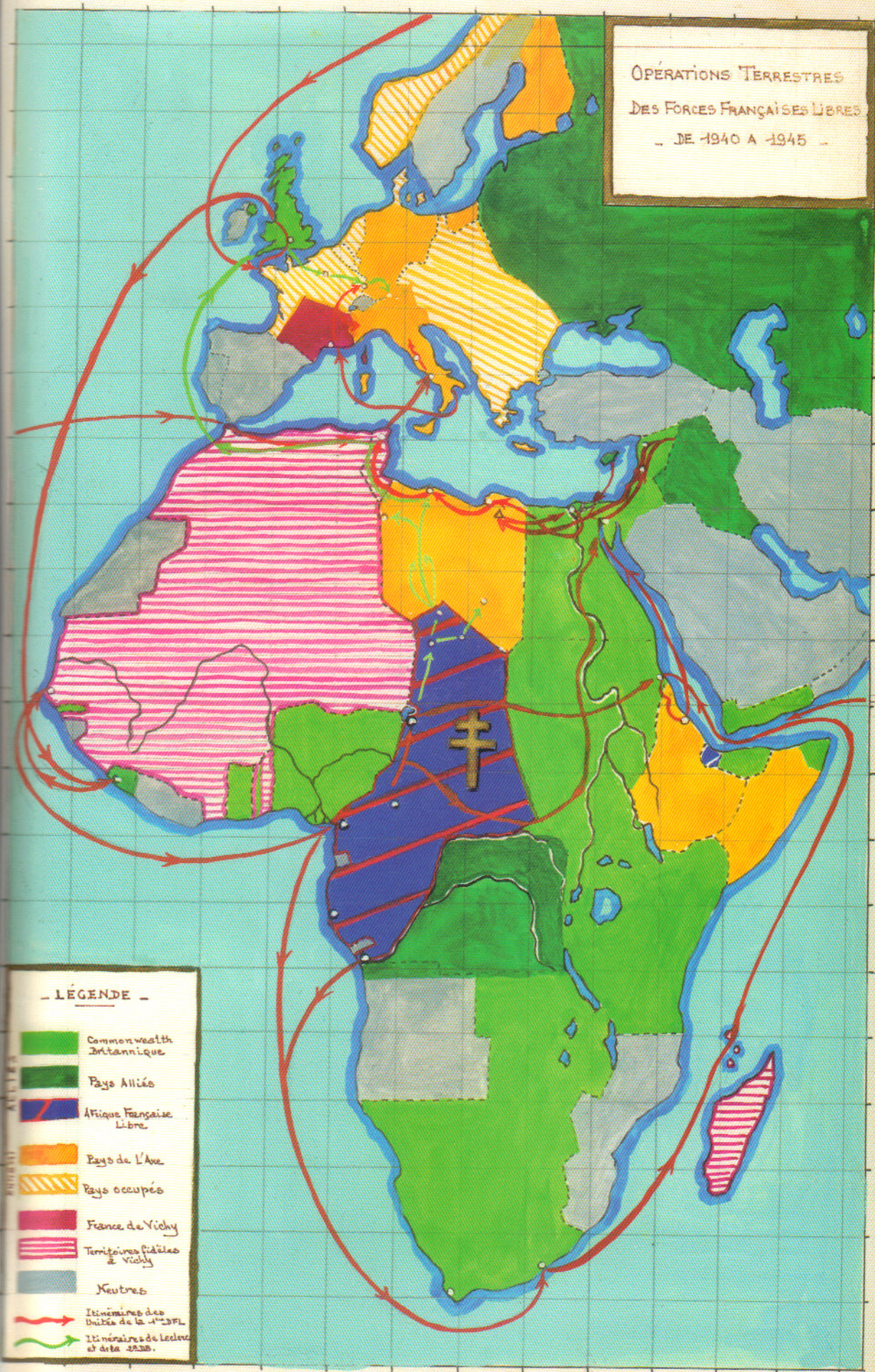
Que les anciens Français Libres qui auraient pu figurer dans cet ouvrage, et que nous n'avons pas pu ou pas su contacter, nous pardonnent. Nous avons fait au mieux et tout manquement est assurément bien involontaire.

Opérations des Forces Françaises Libres de 1940 à 1945.
Le découpage territorial correspond à la situation de 1941.

Document réalisé par Jean COQUIL, Français Libre du BM 5

Achevé d'imprimer en juillet 2012 sur les presses de l'imprimerie Faguier, SARL Nuances, Château-Gontier (53)
© Reproduction interdite

OPÉRATIONS TERRESTRES
DES FORCES FRANÇAISES LIBRES
- DE 1940 A 1945 -



J. Gaulle BMS

e

La France Libre ?

Son épopée est une des plus belles pages de l'Histoire de notre Pays. La voici racontée par ceux qui l'ont écrite ; ils étaient mayennais et avaient 20ans.

Cet ouvrage présente, sous forme de récits, **l'engagement et le parcours de jeunes devenus Français Libres** pendant la Seconde Guerre mondiale, avec le souci de « leur donner la parole » tant pour les récits que pour les textes qui les replacent dans le contexte historique de l'époque.

L'essentiel de ce livre est composé d'extraits des écrits, dires, et documents personnels de ces Français Libres : carnets de route, photographies, notes, dossiers militaires, lettres. Ainsi que, pour les survivants, le recueil de leurs souvenirs lors d'entretiens.

Ce document, composé d'inédits, a un double but : ne pas perdre cette mémoire et la mettre simplement en forme pour qu'elle soit à disposition des jeunes générations étudiant en Mayenne.

